

ACCT

Vol. XI, No 5

20 sous

Mai 1924

L'Action Française

REVUE MENSUELLE

\$2.00 par année

DIRECTEUR: ABBÉ LIONEL GROULX



AGB

NATIONAL LIBRARY
CANADA
BIBLIOTHEQUE NATIONALE

SOMMAIRE

L'ACTION FRANÇAISE	MOT D'ORDRE: LE SENS NATIONAL....	257
EMILE BENOIST	L'ENNEMI DANS LA PLACE; LES FUITES	
—	DE NOTRE CAPITAL.....	258
ABBÉ J.-M. MELANCON	MGR BÉLIVEAU.....	268
ANTONIO PERRAULT	ALBERT LOZEAU.....	273
JACQUES BRASSIER	DOLLARD A L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL	291
MM. CARON ET DURAND	DANS KENT ET ESSEX.....	297
LIBRE	A PROPOS DU PROBLEME AGRICOLE....	310
NICOLAS TILLEMONT	LECTURES POUR L'HOMME INTELLIGENT	313
	LA VIE DE L'ACTION FRANÇAISE.....	314

LIGUE D'ACTION FRANÇAISE

369, RUE ST-DENIS

TÉLÉPHONE: EST 1369

MONTRÉAL.

Canadiens-Français

Soyons fiers de nos institutions

NOS ÉPARGNES

dans nos banques

NOS PLACEMENTS

dans nos industries

NOS ACHATS

chez nos marchands

NOS ASSURANCES

à la compagnie d'assurance sur la vie

"La Sauvegarde"

Une compagnie prospère offrant des garanties indiscutables, d'une expansion considérable.

Au-delà de seize millions d'assurance en force.

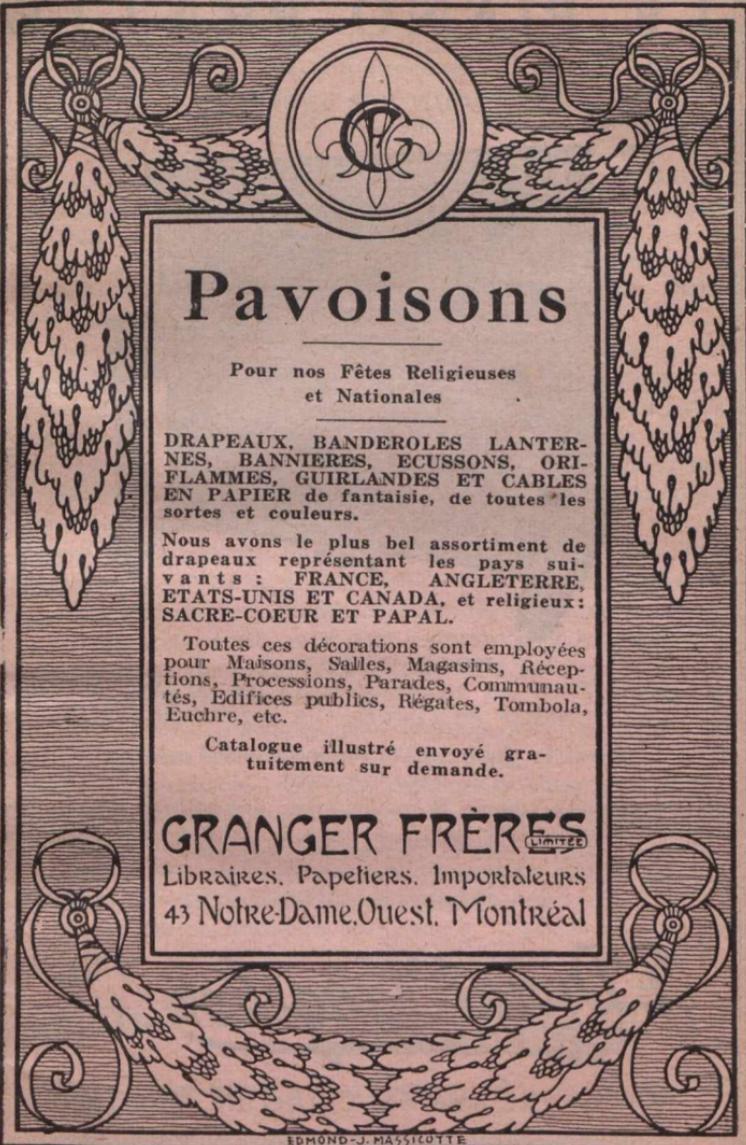
Consultez nos représentants ou adressez-vous directement au bureau principal

Édifice de "LA SAUVEGARDE"

Angle Notre-Dame et Saint-Vincent, Montréal.

L'Action française est l'organe de la *Ligue d'Action française*, centre d'action au service de la langue, de la culture et des traditions françaises au Canada.

Les directeurs de la Ligue sont : M. l'abbé Philippe PERRIER, président; MM. Anatole VANIER, avocat, secrétaire général, Louis HURTUBISE, ingénieur civil, trésorier, M. l'abbé Lionel GROULX, professeur à l'Université de Montréal, M. l'abbé Lucien Pineault, professeur à l'Université de Montréal, MM. Arthur LAURENDEAU, professeur; Antonio PERRAULT, avocat, professeur à l'Université de Montréal, Emile Bruchesi, avocat, Montréal.



Pavoisons

Pour nos Fêtes Religieuses
et Nationales

DRAPEAUX, BANDEROLES LAN-
TERNES, BANNIÈRES, ECUSSENS, ORI-
FLAMMES, GUIRLANDES ET CABLES
EN PAPIER de fantaisie, de toutes les
sortes et couleurs.

Nous avons le plus bel assortiment de
drapeaux représentant les pays sui-
vants : FRANCE, ANGLETERRE,
ÉTATS-UNIS ET CANADA, et religieux :
SACRE-COEUR ET PAPAL.

Toutes ces décorations sont employées
pour Maisons, Salles, Magasins, Récep-
tions, Processions, Parades, Communau-
tés, Edifices publics, Régates, Tombola,
Euchre, etc.

Catalogue illustré envoyé gra-
tuitement sur demande.

GRANGER FRÈRES LIMITÉE

Libraires, Papetiers, Importateurs
43 Notre-Dame-Ouest, Montréal

EDMOND-J. MASSIOTTE

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

LE PIANO PRATTE

ARTISTIQUE-DURABLE
LE CHOIX DES ARTISTES



MODELE D'ARTISTE

Le piano Pratte est toujours fabriqué par M. Antonio Pratte, qui en est l'inventeur et le fabricant.

Il est le piano officiel des principales maisons d'enseignement.

Il est reconnu comme le meilleur par des artistes de réputation mondiale, tels que: Guilman, Bourgault-Ducoudray, Plançon, Gigout, Staub, Lachaume, Lamoureux, Albani, Letondal, Laliberté, Victoria Cartier, etc., etc.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

J. Donat Langelier
LIMITÉE

Tél. :

Est { 3425
3426

366-368 Est, rue Ste-Catherine, Montréal
Le plus grand magasin du genre au Canada.

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre

Cadeaux de Noces

POURQUOI n'offririez-vous pas un bijou à la charmante fiancée ? Ce pourrait être quelque création intéressante, inspirée de l'ancien, s'harmonisant heureusement avec la ligne sobre des toilettes modernes. Nous étalons des boucles d'oreilles, des lavallières, des broches et des barrettes ciselées et ornées de pierres précieuses ou de diamants.

Si vous voulez être pratique, vous offrirez le bijou le plus à la mode et le plus utile: une montre de poignet joaillerie. Nous exhibons en ce genre les toutes dernières nouveautés.

Vous ferez preuve de raffinement en mettant, dans la corbeille de la mariée, un ravissant collier de perles, imitation, bien entendu, puisqu'une perle n'a que la valeur qu'elle paraît avoir. La perle créée spécialement pour nous, étant identique à la véritable perle, a la valeur, le charme et la beauté de la perle fine.

Hésitez-vous à présenter un bijou ? Que ce soit alors un objet personnel, par exemple: une garniture de toilette en plaqué-argent sur maillechort, ou en argent massif, uni ou ciselé. Une garniture de toilette en argent massif, offerte dans un riche écrin gainerie, constitue un cadeau de nocés dont la somptuosité ne le cède à aucun autre, si ce n'est à un service à thé ou à café. Vous en ferez, dans notre étalage, un choix judicieux et assurément apprécié de l'heureuse donataire.

Notre rayon d'argenterie vous fournira, dans son infinie variété, l'occasion d'un don plus modeste, mais de bon goût et de qualité irréprochable. On vous saura gré de votre souci de présenter un bel objet, quand on constatera que vous aurez eu le soin de vous le procurer d'une maison de confiance.

Enfin, si vous voulez être tout à fait pratique, vous êtes attendu à notre rayon de coutellerie et de petite orfèvrerie.

Vos préférences vont-elles au bibelot ? Nous avons ceux qui complètent agréablement un intérieur moderne.

SCOTT & BOUSQUET FRÈRES,

LIMITÉE

479-est, rue Sainte-Catherine, - - Montréal

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

En vente à la Librairie Ducharme 133, rue St-Laurent, Montréal

Des livres qu'on ne trouve plus ailleurs.

- Les jubilés, églises et chapelles de la ville et de la banlieue de Québec, 1608 à aujourd'hui — 518 & 428 p. 2 vols, toile de couleurs différentes. Illustrations nombreuses. franco..... 4.50
- La France vivante en Amérique du Nord, par Gabriel Hannotaux, de l'Académie Française, 264 p. franco..... .75
- L'indépendance économique du Canada français, par Errol Bouchette, 293 p. Montréal 1913, franco..... .75
- Quelques poètes, par Louis Arnould, préface de Frs Coppée, 462 p. franco..... .60

Quand il y a un testament

..il n'en coûte presque rien pour régler une succession, et les chicanes, les désaccords de famille ne sont plus possibles

Faites donc votre testament sans tarder; mais consultez auparavant un professionnel consciencieux qui vous guidera dans la rédaction de vos volontés.

C. A. EMOND
NOTAIRE
97, rue St-Jacques
MONTREAL

Tél. Main 8389

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

Votre client vous paiera... et reviendra!

Nous nous en chargeons !

C'est là un tour de force que nous accomplissons tous les jours pour les médecins, commerçants, industriels qui nous ont confié la perception de leurs comptes, lorsque celle-ci se fait dure et difficile.

Mettez à l'épreuve le service de perception du

Comptoir Ville-Marie

et vous n'aurez qu'à vous féliciter de son tact persuasif, de son habileté déployée lorsqu'il s'agira de vous ramener des débiteurs récalcitrants.

Notre rémunération, peu dispendieuse

Nous n'avons pas pour principe de prendre la part du lion et notre tarif professionnel est des plus explicites à ce sujet. Du reste, notre intervention auprès de vos débiteurs vous sera d'autant moins coûteuse que nous vous obtenons toujours ce double résultat : rentrées d'argent et reprises des relations avec l'ancien client.

A votre disposition

Comptoir Ville-Marie

Aimé TOUGAS, *gérant.*

Bureaux: Immeuble Banque d'Épargne-Ch. 103-4-5

502-est rue Sainte-Catherine, Montréal.

Téléphone Est 3409

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

TOUJOURS EN AVANT

**THE
PRIMUS**
Noir et Vert
naturel
En paquets
seulement.



Conserves
Alimen-
taires de
Fruits
et
Légumes
PRIMUS

POUDRE A PATE
CRÈME DE TARTRE
GELÉES EN POUDRE

“PRIMUS”

La marque “PRIMUS” est une garantie de qualité et de pureté.

L. CHAPUT, FILS & CIE, Limitée

Maison fondée
en 1842

2 à 12 rue DeBresoles, Montréal.

BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

Siège Social: 7 et 9 PLACE D'ARMES, MONTREAL.

Capital autorisé.....	\$5,000,000.00
Capital versé et Réserve.....	\$4,500,000.00

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président: L'hon. Sir HORMISDAS LAPORTE, C.P., ex-maire de Montréal, de la maison Laporte, Martin (Ltée), président “Société d'Administration Générale”; vice-président du Crédit Foncier Franco-Canadien.

Vice-président: M. W.-F. CARSLY, C.P.

Vice-président et Directeur général: M. TANCRÈDE BIENVENU, administrateur “Lake of the Woods Milling Co.” administrateur “Crédit Foncier Franco-Canadien”.

M. G.-M. BOSWORTH, président de la “Canadian Pacific Steamships Limited”.

L'hon. NEMESE GARNEAU, C.L., Québec, président Les Prévoyants du Canada.

M. ÉMILIE DAoust, Président de la Librairie Beauchemin, Limitée; Commissaire du Port de Montréal.

M. S.-J.-B. ROLLAND, Président de la Cie de Papier Rolland Limitée.

BUREAU DES COMMISSAIRES-CENSEURS

Président: L'hon. N. PÉRODEAU, Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec.

Vice-président: M. J. AUGUSTE RICHARD, administrateur de l'Université de Montréal; président “Fashion Craft Manufacturers Limited”.

Hon. E.-L. PATENAUDE, C.P. avocat, M.P.P., administrateur de l'Alliance Nationale.

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre

RENOUONS LA TRADITION

Notre force financière favorisera puissamment nos progrès matériels et même intellectuels. L'une des causes de notre faiblesse relative, c'est que nous avons perdu les bonnes habitudes d'épargne que nos pères tenaient de leurs aïeux français. Renouons la tradition. Rapprenons l'économie à nos enfants. Ouvrons-leur un compte d'épargne, où ils déposeront les millions de sous qu'ils gaspilleraient. Ils acquerront ainsi la notion de la valeur de l'argent et le sens de l'économie. L'ambition leur viendra d'arrondir leurs dépôts. Si bien qu'au bout de quelques années, chacun aura à son crédit un joli pécule, et le groupe canadien-français disposera d'une somme importante.

La Banque d'Hochelaga, avec laquelle s'est fusionnée la Banque Nationale, et dont l'actif dépasse 120 millions, offre, pour le succès de cette œuvre nationale, la collaboration de son personnel diligent. Dès demain, amenons nos enfants à la succursale la plus proche.

Mathématiques, sciences, lettres et langues
en français et en anglais.

Préparation aux examens. Cours classique.

Cours commercial. Leçons particulières.

RENÉ SAVOIE, I.C. et I.E.

Bachelier ès-arts et ès-sciences appliquées

238, rue Saint-Denis

Téléphone: Est 6162

MONTRÉAL

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

LA COLONISATION

UNE GRANDE ŒUVRE NATIONALE. — UN APPEL A
TOUS LES HOMMES DE BONNE VOLONTÉ

De tous les problèmes qui, dans notre province, s'imposent à l'attention publique, il en est un dont personne ne contestera l'importance et qui ne peut manquer d'intéresser tous les bons patriotes: c'est le problème de la désertion des campagnes.

La province de Québec, n'échappe malheureusement pas à un phénomène qui est aujourd'hui général.

Parmi les diverses solutions qui peuvent être apportées comme remède à ce malaise, il y a la colonisation.

Le département de la Colonisation dépense chaque année des sommes d'argent considérables pour encourager cette œuvre essentielle. C'est ainsi qu'il construit les chemins, routes et ponts dont les colons ont besoin. C'est ainsi qu'il accorde un subside très généreux pour la construction des écoles et des écoles-chapelles. C'est ainsi qu'il donne aux colons une prime de défrichement de six dollars par acre.

Malgré sa puissance, l'argent n'a pas un pouvoir illimité et, pour que son effort soit fécond, le ministre de la Colonisation a besoin du concours de tous et il fait appel à toutes les bonnes volontés.

Tout le monde ne peut être colon, mais tout le monde peut contribuer au succès de la colonisation, soit en prêchant le retour à la terre, soit en faisant une incessante propagande en faveur de nos terres neuves, soit en encourageant les jeunes gens à devenir colons, en les dirigeant et en les aidant.

Pour obtenir les renseignements dont on peut avoir besoin, sur les différentes régions de colonisation, on est prié de s'adresser à

L'honorable M. J.-E. PERRAULT.

Québec.

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

LE SENS NATIONAL

Au fond de nos misères, de nos gaspillages de forces, de nos échecs, la franchise avec nous-mêmes nous dévoilera la même cause, la même maladie profonde: l'absence de sens national.

Par sens national, nous voulons dire une disposition d'ordre spirituel qui fait que, dans tous les actes de sa vie, l'on se souvient des réalités de la race et de la patrie pour en accepter les devoirs. Cette disposition mentale suppose la connaissance de l'être physique et moral de la patrie, de sa géographie et de son histoire, connaissance claire et vivante, capable d'allumer la fierté, la foi en l'avenir et le dévouement.

Voilà le sens national et voilà bien ce qui nous manque lamentablement. La masse de notre peuple, en haut comme en bas, sait à peine qu'elle est d'une race particulière; elle ignore les rudiments de son histoire; elle vit et elle agit comme si la patrie n'existait pas.

Profitons du 25 juin prochain pour éveiller ce sens dans l'âme populaire. Puisque les discours de la Saint-Jean-Baptiste ne doivent pas être, chaque année, un traité complet d'action patriotique, ne proposons à notre peuple qu'une idée maîtresse et claire, et allons au plus pressé. Combien de nos maladies se guériraient d'elles-mêmes si nous avions le sens national! Avant tout nous avons besoin d'une cure d'âme.

LES FUITES DE NOTRE CAPITAL

Notre avenir économique! Quel thème pour un discours de Saint-Jean-Baptiste, à notre époque où la vague matérialiste déferle jusque chez nous pour nous secouer dans notre torpeur soi-disant latine et nous faire entrevoir les richesses que les autres accaparent. Quel tableau à faire en évoquant le développement possible et à notre bénéfice du domaine qui nous appartient et avec les ressources qu'il offre: rivières à endiguer et chutes d'eau à dompter et à harnacher pour en obtenir l'énergie productrice; forêts à abattre et à reboiser; sol à défoncer et à fouiller pour en extraire les minéraux qu'il cèle; industries à établir et à créer dans les régions où la matière première abonde et où la nature a réuni les autres éléments nécessaires à la production.

De notre avenir économique on entend beaucoup parler; journaux et revues débordent d'articles qui en traitent docement. C'est que la littérature et l'éloquence suivent le cycle des modes, s'inspirent de la mentalité du jour. Le patriotisme ronflant, le drapeau qui claque — au fait nous n'avons pas de drapeau, si ce n'est comme figure de style — le fleuve majestueux qui sera nôtre tant que les Américains ne l'auront pas détourné pour laver Chicago et irriguer leur plaine centrale, tout cela, même si c'est mis en vers, ne suffit plus à satisfaire nos nationales aspirations. Et c'est tant mieux, pourvu que nos ambitions économiques ne restent pas de platoniques phrases creuses, écrites ou parlées.

Mais de ce côté, il y a moins à craindre et un observateur averti peut constater les progrès étonnants que les

nôtres ont réalisés depuis quelques années dans le domaine économique. Elle a fait son temps cette vieille rengaine que le Canadien français ne pouvait réussir en affaires. Les exemples du contraire se multiplient à la grande confusion de ceux qui seront éternellement des pessimistes. Notre génération sent le besoin de s'emparer de ce qui lui appartient, de reprendre les positions perdues avant d'avoir été occupées. Elle le dit, elle le veut et elle a commencé d'agir en conséquence. Que ceux qui ont des yeux pour voir regardent.

* * *

Dans l'examen du développement économique de notre groupe il faut tenir compte des circonstances spéciales qui l'ont entouré, des difficultés auxquelles ont eu à faire face les pionniers. En tenant compte de tout, un juge impartial qui considère notre situation présente, sera peut-être forcé d'admettre que le Canadien français a fait preuve d'aptitudes pour les affaires, du moins tout autant que nos compatriotes d'autre race. Ceux-ci ont toujours eu l'avantage d'un apport considérable de secours, en capital humain et en capital espèces, venus de l'étranger—pour eux de la mère-patrie. Notre groupe n'a jamais pu compter que sur ses propres forces, ses maigres forces d'adolescent. Une comparaison rigoureuse de l'effort économique des deux groupes ne peut que nous être défavorable évidemment, mais une telle comparaison est-elle bien juste? Et n'a-t-elle pas été souvent la cause de nos découragements, de notre manque de confiance en nous-mêmes?

Au lendemain de la conquête, nos industries embryonnaires disparurent et le capital-espèces rentra en France. Il ne restait à l'Habitant canadien qu'un seul bien, la terre. L'Anglais ne croyait pas à la possibilité de coloniser lui-

même le pays et il laissa ainsi à l'élément français sa meilleure chance de survie. Les nouveaux venus avaient tout ce qu'il faut pour réussir. Forts de leurs capitaux, de leur expérience technique, commerçants par atavisme et par goût, ils s'emparèrent en maîtres du commerce et organisèrent l'industrie à leur avantage. Il n'était pas tard que déjà ils avaient leurs banques et quand la grande industrie fit son apparition avec ses moyens accrus de production, leurs descendants étaient tout préparés pour en profiter largement.

Les Canadiens français durent se constituer eux-mêmes du capital, à même leur fonds, avant de songer à s'aventurer dans la moindre entreprise. Les premiers établissements industriels chez nous furent nécessairement modestes et la moindre crise les faisait chanceler. Comme question de fait très peu survécurent à la crise fameuse de 1878. Aucune institution de crédit ne leur était favorable dans ces moments difficiles, et les échecs s'expliquent d'eux-mêmes. Beaucoup de nos entreprises passèrent alors aux mains des Anglais et la faillite guettait les autres. A peine quelques-unes y échappèrent-elles. D'industries canadiennes françaises, vieilles d'un demi-siècle, c'est à peine si l'on peut en compter quatre ou cinq aujourd'hui. Pour les établissements de commerce de quelque importance, c'est la même chose.

Ces échecs, il va sans dire, eurent un effet déprimant. A sa faveur s'accrédita cette légende déplorable que l'effort économique était au-dessus de nos forces. On crut longtemps que les meilleures entreprises lancées par les nôtres étaient d'avance vouées à l'insuccès, à la disparition totale, à moins de passer aux Anglais après avoir atteint un certain développement. Que de retards ne nous a pas valu cette espèce de fatalisme ? Il a fallu attendre de nombreuses

années avant la réaction. Elle ne devait se produire que peu à peu. Aujourd'hui on peut en voir les résultats. Depuis une quinzaine d'années les nôtres sont en train de se refaire une large place au soleil de leur pays et cette fois-ci il semble bien qu'ils sauront s'y maintenir.

* * *

Il est difficile de dresser un inventaire exact de nos richesses et les statistiques officielles ne nous y aident guère, leurs chiffres n'étant pas établis selon les groupes de la population. Cependant nous savons que dans la province de Québec, la terre nous est restée et que la colonisation des régions nouvelles est l'œuvre exclusive des nôtres. La terre laurentienne est vouée de toute éternité à la culture et cette industrie, industrie de base pourrait-on dire, nous appartient sans conteste. Le défricheur canadien-français est même sorti de sa province; il s'est installé à demeure en maintes régions nouvelles des provinces limitrophes, l'Ontario et le Nouveau-Brunswick, et il a poussé ses établissements jusque dans le grenier de l'Ouest.

Quant à la propriété urbaine, elle est nôtre presque entièrement dans la ville de Québec, presque aux trois-quarts à Montréal. Rajustement providentiel et qui n'a peut-être pas compté pour peu dans l'avancement économique du Canada français ces dernières années, l'agrandissement des villes, de Montréal en particulier, a valu une rente inespérée aux agriculteurs des environs, presque tous des Canadiens français.

Dans l'industrie et le commerce les progrès ont été plus marqués qu'ailleurs. Certains de nos établissements font aujourd'hui bonne figure dans le grand commerce et la grande industrie. Dans l'industrie de la chaussure par exemple un relevé que nous avons pu faire récemment,

grâce à un rapport du bureau fédéral de la statistique qui donne assez de détails, indique que la province de Québec possède les deux tiers des fabriques du pays, et à quelques exceptions près, celles-ci appartiennent à des Canadiens français. Non seulement la plus grande fabrique du pays est canadienne-française mais parmi les vingt plus grandes fabriques, dix-neuf nous appartiennent. La seule fabrique anglaise qui apparaisse dans cette liste conserve la seconde place à cause de sa production, mais actuellement sa position financière n'est pas brillante. Les Canadiens français commandent encore une place prépondérante dans les autres industries du cuir, tannerie, sellerie, valiserie; dans l'industrie de la confiserie et dans plusieurs autres industries alimentaires. Par exemple la plus grande fabrique de produits laitiers du pays, qui est établie à Montréal, appartient à des Canadiens français. La première fabrique de cigares du Canada appartient encore à des nôtres et cette entreprise a résisté jusqu'ici au trust anglo-américano-juif des tabacs.

Nous avons également notre place aujourd'hui dans le grand commerce, commerce de gros et commerce de détail. Pour l'épicerie, les quatre premières maisons de gros du pays sont canadiennes-françaises; pour les nouveautés, les soieries, les fourrures, le poisson, nous en avons qui sont parmi les toutes premières. L'énumération pourrait se continuer comme çaindéfiniment. Un inventaire complet de nos richesses dans le domaine industriel et commercial nous réserverait probablement des surprises.

Dans le domaine financier, le Canada français compte maintenant trois banques à charte, ou deux comme l'on voudra puisque la fusion qu'on sait n'est plus qu'une question de formalité. En fin de février dernier, d'après le dernier rapport publié, elles disposaient ensemble d'un peu

plus de \$18,000,000 de dépôts à demande et de près de \$94,000,000 de dépôts d'épargne, soit en tout environ \$112,000,000. De plus de \$60,000,000 de dépôts dans deux banques spéciales, la très grosse partie était de l'argent canadien-français. Une dizaine de banques immobilières, dont la plus ancienne date de vingt ans à peine, placent chaque année, dans notre public, pour environ \$25,000,000 de valeurs de toutes sortes, mais principalement des fonds d'État, fédéraux et provinciaux, des obligations municipales, scolaires et industrielles. Plusieurs compagnies d'assurance deviennent prospères et quelques sociétés de secours mutuel sont solidement établies. Les Caisses Populaires encore trop peu nombreuses — qui pourront constituer en se développant un système de crédit agricole dont le besoin se fait de plus en plus sentir — ont des dépôts qui atteignent presque les quatre millions de dollars.

* * *

Le lecteur aura probablement trouvé étrange cet étalage de richesses dans un article qui s'intitule "Les fuites de notre capital"? Nous voulions tout d'abord démontrer que ce que nous avons de capital, de capital-espèces, peut très bien trouver à s'employer à domicile, que les occasions avantageuses ne manquent pas à ceux qui veulent le faire. Les entreprises dont nous parlons plus haut, sont notre capital fixe, celui qui est à demeure chez nous. Il a besoin de l'aide de tout le capital liquide dont nous pouvons disposer afin de se perpétuer et de grandir.

L'a-t-on assez souvent entendue cette chanson triste que les Canadiens français manquaient de capital! Ce qui est vrai, c'est que nous n'en avons pas assez pour en gaspiller, pour le mettre au service de l'étranger comme c'est trop souvent le cas.

Combien de plaintes n'ont-elles pas été faites contre

nos banques d'escompte parce qu'elles n'accordaient pas tous les crédits qui leur étaient demandés! Les administrateurs pouvaient répondre toujours avec raison que les crédits étaient en proportion de l'argent qui leur était confié par le public. Les banques sont comme des réservoirs; elles valent surtout par l'importance des sources qui les alimentent. Si ces sources sont insuffisantes ou si elles sont détournées vers d'autres réservoirs, la banque elle-même en souffre et indirectement les entreprises qui comptent sur son aide. Il n'est pas possible de connaître la somme totale de l'argent canadien-français qui est confiée aux banques anglo-canadiennes mais on peut présumer qu'elle est considérable. Après la faillite de la *Home Bank* la surprise a été générale de voir que tant de Canadiens français étaient, soit actionnaires, soit déposants de cette institution. Leurs fonds n'auraient pas été plus exposés dans une de nos trois banques. Le même fait doit exister pour un bon nombre d'autres banques anglo-canadiennes. Nous prêtons à plus riche que nous. C'est là un coulage au détriment de nos entreprises.

On a parlé déjà d'un projet de fusion de toutes les banques canadiennes-françaises et l'on faisait valoir comme principal avantage qu'une banque unique non seulement serait plus forte mais que, disposant de capitaux accrus, elle serait en mesure de servir celles de nos grandes entreprises qui ont besoin de crédits considérables. On aurait le même avantage, moins les inconvénients, si l'argent canadien-français "qui dort" dans les banques anglo-canadiennes, voulait bien dormir ailleurs. Il ne s'en porterait pas plus mal et nos banques verraient peut-être du coup doubler leurs ressources. Qui sait? Le patriotisme du portefeuille est une chose qui nous reste à apprendre. Là-dessus au moins les Anglais pourraient être nos maîtres.

Et que dire des compagnies d'assurance étrangères qui viennent chaque année nous prendre des millions? M. Omer Héroux a déjà publié à ce sujet, dans l'Action Française, des chiffres éloquentes.

De ce côté il nous reste toujours un espoir de récupération, si lente soit-elle à s'opérer. Malheureusement il est d'autres portes par où s'échappe notre capital, portes de sortie seulement. L'argent qui y passe une fois ne revient pas, ou si rarement. De combien de L.-R. Steel n'avons-nous pas été les dupes depuis quelques années? On évalue à deux ou trois millions de dollars, les sommes qui sont sorties de chez nous pour s'engouffrer dans le naufrage de cette chaîne de magasins. La spéculation sur la couronne autrichienne, le rouble russe, le mark allemand nous aura't coûté au bas mot de neuf à dix millions de dollars. Les autres placements du même genre ne se comptent plus. C'est une chose extraordinaire que certains de nos compatriotes qui poussent la prudence jusqu'à s'abstenir complètement quand il s'agit d'entreprises de chez nous, entreprises toutes proches, qu'ils pourraient contrôler en s'en donnant la peine, se laissent prendre si facilement en des affaires risquées, lancées par des gens qu'ils ne connaissent pas du tout mais qui viennent de loin.

Le grand coulage de notre capital, c'est dans le placement qu'il existe. On confond souvent placement et spéculation; nos courtiers en obligations en savent quelque chose. Tel qui aura refusé de s'en remettre à une maison parfaitement honnête offrant toute la garantie d'une réputation à sauvegarder, achètera sans lésiner des actions d'un puits d'huile ou d'une mine de diamant qui donnera du 20 pour cent — et pourquoi pas du 50 p. c. — au dire d'un inconnu, beau parleur et bien habillé. Et le malheureux croira avoir fait

un bon placement, du moins tant qu'il ne sera pas fatigué d'attendre des dividendes qui ne viennent pas.

Et que dire des pertes subies chaque année à la Bourse — le plus souvent à Wall Street — dans des spéculations sur des valeurs dont les fluctuations ne peuvent être qu'un pur jeu de hasard ? Il arrive qu'un beau matin nous apprenons que des actionnaires canadiens-français détiennent le contrôle de la compagnie qui exploitait le tramway de Detroit. C'est juste au moment où les affaires de la compagnie tournent mal et que l'action se met à descendre en Bourse. Ce qui n'empêche pas d'autres placements de se faire dans des entreprises en Espagne, au Brésil. On ira jusqu'aux antipodes ! Et une bonne partie de notre argent s'en va ainsi au petit bonheur, tout comme si l'on n'avait pas à redouter — ce dont les Anglo-canadiens commencent eux-mêmes à se soucier — l'invasion du capital américain. C'est un peu comme une place assiégée qui trouverait moyen d'exporter des armes et des munitions.

L'éducation financière de la masse de nos gens est à faire ou plutôt à refaire. Nous avons cette qualité que nous avaient léguée nos ancêtres et qui n'était pas la moindre partie de notre patrimoine, cette vertu d'économie, de prudente économie, qui fait la véritable richesse d'une race. Nous la perdons peu à peu et, non seulement dans les centres urbains, mais à la campagne. N'est-ce pas dans les milieux ruraux que les exploités trouvent le plus grand nombre de victimes ? Là comme à la ville, plus qu'à la ville peut-être. On veut s'enrichir vite, très vite et sans effort, comme font les Américains, à ce qu'on dit.

On devrait se rappeler pourtant que c'est grâce à la pratique de la plus stricte économie et à la salutaire prudence qu'elle inspire toujours que s'est accumulé le capital dont nous jouissons aujourd'hui et qui fait que l'on ne nous

considère plus simplement comme des porteurs d'eau et des scieurs de bois. La plupart des entreprises qui ont réussi chez nous, ont eu des débuts extrêmement modestes; leurs fondateurs ont dû s'abstenir non seulement du gaspillage mais des risques trop grands, de l'envie de faire fortune du jour au lendemain. C'est grâce à ceux-là que notre situation économique se trouve améliorée, au point que nous pouvons comme race envisager l'avenir en toute confiance, pourvu que rien ne vienne compromettre leur œuvre.

Émile BENOIST.

"SAINT THOMAS D'AQUIN"

(Études publiées par le Collège dominicain d'Ottawa à l'occasion du VI^e centenaire de sa canonisation). Nous espérons toujours publier une étude sur ce beau livre que les Dominicains de chez nous ont voulu composer à la gloire du grand Docteur. En attendant ces pages que nous a promises depuis longtemps l'un de nos collaborateurs, nous voulons pourtant signaler l'opportunité d'un tel ouvrage. Nous avons encore à apprendre chez nous le rôle social d'une saine philosophie. Combien d'esprits soi-disant cultivés s'imaginent pouvoir soutenir et enseigner ce qui leur plaît sur une foule de problèmes d'ordre scientifique, économique, social ou national, comme si les doctrines n'avaient aucune répercussion dans les faits. A ceux-là et pour la justification de tous les maîtres du thomisme, nous dédions ces lignes très graves de M. Jacques Maritain, l'éminent philosophe français: "Les crises de réaction politique et sociale auxquelles, au milieu du désordre universel, l'instinct de conservation provoque les peuples, n'éviteront de tourner à un despotisme brutal et éphémère, elles ne produiront rien de stable, que si l'intelligence est restaurée; le grand mouvement de renouveau religieux qui se dessine actuellement dans le monde ne sera durable et vraiment efficace que si l'intelligence est restaurée. Si dans l'ordre des réalisations temporelles de l'agir humain il y a une *politique d'abord* justifiée en raison et tout à fait conforme à l'enseignement du Philosophe, — absolument parlant, dans l'ordre des hiérarchies essentielles, il faut dire: *intelligence d'abord*, métaphysique d'abord, théologie d'abord, vérité d'abord; *veritas liberabit vos*. Malheur à nous, si nous ne comprenons pas que maintenant comme aux jours de la création du monde, le Verbe est au principe des œuvres de Dieu". (*Revue des jeunes*, 10-25 mars 1924, pp. 469-470).

MONSEIGNEUR BÉLIVEAU

C'était un honneur redoutable que celui de succéder à Mgr Langevin sur le siège archiépiscopal de Saint-Boniface. A la tête de cette église, mère de presque toutes les églises de l'ouest canadien, on était accoutumé de voir des hommes de taille presque gigantesque, s'identifiant, l'un avec les peuples errants des vastes solitudes des pays d'en haut, l'autre avec les optimistes promesses d'avenir qu'offrait au monde le sol fertile des immenses prairies, le troisième avec la cause qui ne meurt pas, qui dresse toujours son bras dans l'air en signe d'appel, de protestation, d'accusation et d'indomptable résistance. Après l'évêque pionnier, après l'évêque fondateur, après l'évêque lutteur, quel serait le rôle du nouvel élu? Les circonstances lui permettraient-elles de faire sa marque sur ce théâtre élevé, où ses prédécesseurs avaient constamment attiré l'œil de leurs contemporains?

Aussi bien, dès sa nomination, la zone d'influence du nouvel évêque se rétrécissait considérablement. On profitait de son élévation pour consommer un démembrement qui lui permettait de dire, il y a quelques semaines: "Sur le territoire confié à la sollicitude pastorale de Mgr Langevin se trouvent maintenant trois archevêques et un vicaire apostolique". Et ces paroles ne tiennent pas compte de la province ecclésiastique d'Edmonton ni des Ruthènes confiés à la garde d'un évêque de leur rite.

Mais si la sphère d'action se réduit, l'œuvre qui s'impose n'en reste pas moins considérable, capable d'illustrer son auteur et de le placer au rang des grands prélats qui ont occupé jusqu'ici le siège de Saint-Boniface. Or, ce rôle, il se trouve que Mgr Béliveau a précisément les qualités requises pour le tenir.

L'archevêque d'aujourd'hui n'aura peut-être pas, aux yeux de nos neveux, la taille légendaire du premier missionnaire de la Rivière-Rouge; il ne sera pas l'arbitre tout puissant qui fit accepter à des populations primitives l'autorité des gouvernements civilisés; il ne lancera peut-être pas de ces cris éloquentes dont le grand blessé de l'ouest faisait naguère retentir le Canada tout entier; mais il sera le consolidateur de l'édifice en construction, l'organisateur patient et méthodique qui servira de modèle à tous ceux qui, comme lui, veulent assurer le triomphe de la foi catholique et la survivance de la race française dans l'ouest du Canada.

Essentiellement homme de pondération et de méthode, Mgr Béliveau ne laisse rien au hasard, il se préoccupe de tout. Dans les conditions difficiles que traversent actuellement les provinces des prairies, le nouvel archevêque de Saint-Boniface s'est proposé d'abord de tenir, de ne rien sacrifier du legs qu'il a reçu, puis de fortifier ses positions pour les mettre à l'abri des surprises de l'avenir. Plus que personne il a compris l'importance du détail dans les luttes collectives que nous soutenons. On dit qu'il connaît exactement chacune des écoles de son diocèse, le nombre d'enfants qui les fréquentent, le genre d'enseignement qui s'y donne. Il sait combien de terres sont à vendre dans chacune de ses paroisses, ce qu'elles valent, ce qu'elles peuvent assurer à leur propriétaire. Son rêve n'est pas d'étendre au loin l'emprise des nôtres, mais de les grouper, de les rendre maîtres chez eux. Ne jamais reculer, avancer toujours un peu, Mgr Béliveau juge que c'est encore le meilleur moyen de faire du progrès. Il considère comme un malheur que la terre d'un catholique passe en mains étrangères; il estime une victoire toute acquisition par un catholique de la ferme d'un protestant. Si vous lisez les Cloches de Saint-Boniface, parcourez sur la couverture la liste des terres à vendre; vous saisirez le plan d'action de

Mgr Béliveau, vous comprendrez mieux ses campagnes pour attirer les Canadiens français dans l'ouest. Après un demi-siècle de cette propagande intelligente et silencieuse, qui sait quel piédestal n'élèveront pas ceux qui en bénéficieront à celui qui en aura été l'initiateur ?

Dans des circonstances mémorables Mgr Béliveau trouva des mots qui le peignent tout entier, qui résument si bien une situation qu'ils n'ont pu tomber dans l'oubli. C'est lui qui, au premier congrès de l'Association d'Éducation de l'Ontario auquel il prenait part en qualité d'évêque, donnait aux lutteurs ce mot d'ordre qu'ils ont gardé: "Jusqu'au bout"! C'est lui aussi qui nous a dotés de cet aphorisme: "C'est par le détail que nous vaincrons ou c'est par le détail que nous mourrons". C'est encore lui qui a popularisé cette sentence de bon sens: "Si nous voulons du français au Canada, c'est à nous d'en mettre".

Et un jour qu'il encourageait des jeunes gens de l'A. C. J. C. à faire vaillamment leur part d'action sociale, il écartait ainsi le prétexte commode derrière lequel on aime le plus à se retrancher pour ne rien faire: "Ne dites jamais: j'ai trop d'ouvrage pour faire des œuvres. Les hommes d'œuvres sont toujours ceux qui ont le plus d'ouvrage. Plus on a d'ouvrage, plus on en fait!" Ce qu'il prêche, Mgr Béliveau le pratique depuis longtemps. Cet homme affairé, qui fut chancelier avant d'être évêque, qui était en même temps vicaire, chapelain et factotum, cet homme a toujours eu du temps pour tous les travaux utiles. Jamais il n'a refusé sa présence à une réunion d'étude, à un conseil d'œuvres, quand il jugeait que cette présence pût encourager ou rendre service. Et pourtant il ne semble jamais débordé, toujours il paraît au-dessus de ses affaires.

Né dans la province de Québec, dans le diocèse des Trois-Rivières, Mgr Béliveau vint au Manitoba quand il n'avait

pas encore dix ans. Il y fit ses études au collège des Jésuites, étudia la théologie au séminaire de Montréal, prit ses degrés à Rome, puis vint se dévouer dans sa province d'adoption, avec laquelle il s'identifia sans réserve. Longtemps avant d'être l'auxiliaire de Mgr Langevin et l'élu de Rome pour le siège qu'il occupe, il était l'élu de tout le diocèse. Les membres du clergé connaissaient par eux-mêmes son savoir-faire et son égalité d'âme; ils remarquaient, dans les retraites ecclésiastiques, la piété de ce prêtre modeste et silencieux, qui priait dévotement à l'écart ou se montrait si serviable; ils étaient conquis. "M. Béliveau n'a pas d'ennemis, disait-on couramment; c'est bien impossible qu'il en ait." Dans ce milieu manitobain, où les désaccords entre gens de race différente sont toujours à craindre, un prêtre de langue anglaise disait un jour: "Dans nos malentendus j'aime à connaître le sentiment de M. Béliveau. J'hésite toujours à garder une opinion que cet homme ne partage pas".

Évêque, Mgr Béliveau voulut mettre dans son action, dans les œuvres diocésaines, la belle ordonnance qu'il affectionne par tempérament. Surtout il voulut unir toutes les forces qu'on mettait à sa disposition. Il mit sur pied son Association d'Éducation et sa Société de Colonisation, qui ont déjà fait un bien inappréciable. Il eut ce bonheur de rapprocher d'anciens adversaires politiques, de les associer étroitement dans une action commune, de s'en faire des collaborateurs dévoués et clairvoyants. Depuis plusieurs années déjà, simple prêtre ou président des anciens élèves du collège de Saint-Boniface, M. Béliveau ne perdait aucune occasion de combattre l'esprit de parti politique, si funeste à nos intérêts. Il fut compris de ses anciens condisciples. Ce fut parfois, pour ceux-ci, l'occasion de sacrifices méritoires: ils n'ont pas à s'en repentir. Unis, les nôtres du Manitoba peuvent espérer que, la crise actuelle enfin traversée, l'avenir

apparaîtra dégagé des nuages qui ont longtemps promené sur leurs plaines la menace et la tempête. Ils reprendront alors dans leur province les destinées de la race française en Amérique. Ils ont une bonne raison d'espérer: ils ont un chef.

LA FIERTÉ MANITOBAINE

Nous l'avons souvent dit: c'est en dehors du Québec que les Canadiens français ont le plus de fierté. Voici, par exemple, le noble langage que le président de l'Association d'Education des Canadiens français du Manitoba, M. Hormisdas Béliveau, savait tenir à la récente convention des instituteurs de langue française tenue à Saint-Boniface. Si l'on prend note que M. Béliveau parlait ainsi en présence de M. Charles Cannon, ministre de l'éducation, et du Dr Fletcher, sous-ministre de l'éducation, on conviendra que nos frères manitobains ne prennent pas des attitudes de trembleurs devant le fort, ravisseur de leurs droits. Ils se tiennent debout comme des hommes libres, et la bonne entente a tout de même pour eux des bornes. Faisons notre profit de ce fier langage: "Notre grande ambition c'est que nos enfants soient comme nous le sommes, des catholiques pratiquants, des patriotes aimant leur patrie, des citoyens loyaux. Nous voulons de plus qu'en eux se retrouve l'image de leurs parents comme nous sommes nous-mêmes celle de nos aïeux. Nous voulons bien connaître et aimer nos concitoyens de langue anglaise et ceux d'autre origine; nous ne le voulons pas au point de nous ignorer nous-mêmes. Nous voulons bien vivre en paix avec nos concitoyens non catholiques; nous ne croyons pas que pour cela il soit nécessaire de diminuer d'un iota le dépôt sacré de la foi catholique et de la fierté française dans l'âme de nos enfants".

L'HOMME TOMBÉ

Sous ce titre vient de paraître un roman de mœurs de notre collaborateur Harry Bernard. "L'Homme tombé" c'est le jeune homme passionné de science, d'idéal et d'action, qu'un mariage mal assorti fait descendre au niveau de sa femme, dans la vie insignifiante et mondaine. C'est une œuvre de jeune homme, Harry Bernard ayant à peine vingt-cinq ans, croyons-nous; mais chacun connaît assez le talent de notre collaborateur pour le savoir incapable d'une œuvre manquée. Cette œuvre a sûrement du mérite. On trouvera aussi, dans "L'Homme tombé", le portrait moral d'une petite ville québécoise, portrait d'un réalisme fort courageux. D'aucuns pressentent déjà autour de ce roman des polémiques ardentes. C'est ainsi parfois que l'on consacre le talent.

ALBERT LOZEAU

NOTES ET SOUVENIRS

“Le livre vit quand l'homme est mort”.
(A. Lozeau, *Le Miroir des Jours.*)

La vie d'Albert Lozeau, qui vient de mourir, se raconte en peu de mots.

C'est, d'abord, un enfant maladif qui suit à grand'peine les classes de l'Académie Saint-Jean-Baptiste. A quinze ans, il est loin d'avoir terminé le cours d'études commerciales qu'on y donne, quand la première attaque d'une maladie de l'épine dorsale le cloue sur un lit pendant six mois.

Pour tromper l'ennui de sa convalescence, il ne trouve rien de mieux que de lire toute la journée. Il dévore, sans aucun choix, les livres qui lui tombent sous la main, en majorité des romans d'aventure.

Remis sur pieds, il ne peut fréquenter son école que par intervalles, sa santé ne lui permettant pas le cours régulier. Mais, déjà, il a la passion du livre; il supplée aux études imparfaites par ses lectures personnelles et s'instruit seul.

A dix-huit ans, sa maladie le reprend. Durant deux années consécutives, il endure des tortures terribles, obligé de garder continuellement la même position, le front sur un oreiller, les jambes repliées sous le corps, le dos en charpie. Les médecins ont depuis longtemps perdu l'espoir de le sauver et de l'hôpital on le renvoie chez lui, pour qu'il puisse expirer parmi les siens.

Voilà que, contre toute attente, il guérit. Cependant, l'ankylose s'est produite. Il reste condamné à une immobilité presque complète et demeure couché sur le dos, toute autre posture lui étant interdite. Neuf ans plus tard, un

chirurgien de valeur tentera sur lui deux opérations et réussira à lui procurer la position assise.

Dès qu'il est suffisamment rétabli pour pouvoir recevoir, des amis dévoués, la plupart anciens condisciples, attirés par son malheur, viennent, plusieurs fois la semaine, distraire sa solitude. Quelques-uns sont amateurs de littérature. Ils échangent avec lui leurs idées et lui laissent les livres qu'ils ont lus.

C'était l'époque où un grand renouveau littéraire se faisait sentir à Montréal. "L'École Littéraire" battait son plein. Toute une jeunesse ne rêvait que de poèmes immortels et de rimes sonores. Lozeau s'éprend aussi de poésie. Il sent dans son âme d'infirmes quelque chose vibrer qui pourrait bien être la corde d'une lyre. Il se met à piocher des traités de prosodie, demande conseil à tous ceux qui, plus fortunés, ont l'avantage d'un cours classique, et risque ses premières strophes.

On a disposé au-dessus de sa couche une planchette qui lui sert de pupitre. Et c'est ainsi, face au plafond, qu'il écrit avec un crayon, — l'encre des plumes, dans cette position, lui coulant sur les doigts — des petits poèmes qu'il cisèle de son mieux, et qui, avec le temps, deviennent assez nombreux pour constituer un volume.

Ce n'est pas tout de composer un livre: il faut lui trouver un éditeur. Et le moyen de trouver l'éditeur d'un volume de vers, quand on ne possède pour toute fortune que la richesse de ses rimes!...

Lozeau n'hésite pas. Il s'adresse par lettre à un protecteur puissant qui a gardé, au faite des honneurs, un cœur d'or. Il faut croire que la réponse revint favorable, puisque, quelques mois plus tard, paraissait à la librairie Rudeval, de Paris, la première édition de l'"Ame Solitaire". Elle portait en deuxième dédicace ces paroles de gratitude à

l'adresse de Sir Wilfrid Laurier, premier ministre du Canada :
"...Sans vous ils seraient peut-être restés épars dans les colonnes des journaux et je ne connaîtrais point le dangereux honneur de les voir réunis en volume. Que votre modestie me pardonne de dire ici publiquement de votre main droite ce que votre main gauche ignore..."

* * *

L'apparition de l'"Ame Solitaire" fit sensation. Pour la première fois dans la littérature canadienne se révélait un poète qui, ayant pris son propre cœur comme thème, l'analysait sincèrement et, dans une phrase harmonieuse et souple, livrait au public les sentiments intimes d'une âme toute en délicatesse et en nuances.

La critique fut très élogieuse. Charles ad der Halden signalait le jeune poète aux lecteurs de la "Revue d'Europe" en des termes comme ceux-ci : "Il (Albert Lozeau) a compris nos poètes comme il faut les comprendre, par le cœur, et tel sonnet consacré à Beaudelaire mériterait d'être publié en tête des Fleurs du Mal... Sa personnalité s'est dégagée très vite et si quelques pièces portent comme la trace d'une influence poétique française, cette influence est en général discrète... M. Lozeau suivait son rêve intérieur et traduisait ses impressions dans une langue un peu flottante, charmante par son imprécision même... Il a modulé des phrases très larges... Si l'on nous demandait le nom du plus grand poète canadien d'aujourd'hui et surtout de demain, nous répondrions sans hésiter : Albert Lozeau."¹

Quelque temps auparavant, mademoiselle Milhau, chargée de cours à l'Université McGill, dans une conférence

¹ "Revue d'Europe". Livraison de juillet 1906.

devant les habitués de l'Alliance française de Montréal, n'avait pas craint de donner comme un pur chef-d'œuvre le sonnet intitulé: Jour d'automne.²

*Ce jour a l'air d'un long crépuscule oublié.
L'heure lasse, comme un oiseau blessé, s'éploie.
Dans les arbres le vent passe en un bruit de soie.
Feuille à feuille s'abat l'orgueil du peuplier.*

*.... Tout paraît assoupi. Le fracas de la roue
S'éteint vite, à moitié retenu par la boue.
Le silence s'épand comme un premier sommeil.*

*La pensée avec peine en geignant se soulève
Et regarde où pourrait bien renaître un soleil
Dans cet air trop épais pour l'aile et pour le rêve.³*

Sans doute "L'Ame Solitaire" était un premier ouvrage, le livre d'un débutant; mais, d'un débutant rempli de promesses. Et l'on peut dire aujourd'hui que Albert Lozeau n'a pas désappointé notre attente, comme tant d'autres. — Le livre d'un commençant n'est jamais sans défauts; et les mêmes censeurs qui lui prodiguaient avec profusion les louanges que je viens de citer ne lui ménageaient pas non plus leurs critiques: — descriptions qui tombent dans le banal et l'imprécis... certaines impropriétés de termes, certaines fautes de syntaxe... abus des épithètes...

On ne manqua pas de saisir aussi ce qu'il y a de superficiel et de factice dans l'inspiration d'un trop grand nombre de ses poèmes à cette époque, en particulier dans presque tous ses vers d'amour. Chez ces derniers, l'absence d'une passion vraie s'y fait remarquer à première vue. "M. Lozeau a beau se placer sous le patronage de Musset, il lui

² Cf. *Le Nationaliste* 19 mars 1905.

³ "L'Ame solitaire" p. 101.

manque, pour que nous le rapprochions de l'auteur des *Nuits*, une certaine profondeur d'émotion et de souffrance morale." ⁴

Récits de petite idylle mille fois racontée, marivaudages sur marivaudages, on a vite l'impression que tout cela n'est pas vécu, mais composé pour la galerie. Albert Lozeau s'était sans doute cru obligé, comme tout jeune poète qui entre dans la carrière, d'écrire d'abord des vers amoureux. Et sans doute aussi qu'il façonnait ses ardentes déclarations sur un fond de pure imagination ou sur quelques impressions fugitives, comme un bon écolier travaille le devoir qu'on lui a imposé.

N'a-t-il pas déclaré plus tard dans un de ses billets du soir: "Vous ne ferez jamais croire à une personne que vous avez imaginé une idylle amoureuse. On vous répondra que: "Ca paraît trop vrai pour ne pas l'être." ⁵

Plusieurs l'avaient cru tout de suite, cependant. M. l'abbé Camille Roy a très bien résumé cette impression quand il a écrit: "Des parfums de boudoir emplissent parfois les strophes, et l'on s'aperçoit que le poète est sorti de son cœur pour aller à la recherche de ces grâces étrangères. Les mots ont beau être très ardents; ils ne laissent pas de paraître quelquefois couvrir l'illusion d'une flamme absente." ⁶

D'ailleurs, Albert Lozeau l'avait lui-même laissé entendre dans une phrase de la note qui sert de préface au volume et où l'emploi d'un conditionnel explique bien des choses: "J'exprime des sentiments que je *ressentirais*. Il m'est parfois arrivé d'en exprimer que j'ai ressentis." Ce

⁴ Ch. ab der Halden. Ibidem.

⁵ "Billets du soir". Nouvelle série. Page 86.

⁶ Abbé Camille Roy. "A l'ombre des Érables", Albert Lozeau; page 183.

qui fait qu'on a pu dire de lui encore: "Il a noté ses impressions diurnes et nocturnes telles qu'il les ressentait — et elles sont alors presque toujours admirables — ou telles qu'il les imaginait — et elles sont alors un peu floues." (Charles ab der Halden).

Ces critiques ne surprirent en rien Albert Lozeau. Il s'y attendait et les avait prévues. D'avance, il avait porté sur lui-même un jugement beaucoup plus sévère. "Je suis, avait-il dit, un ignorant. Je ne sais pas ma langue. Je balbutie en vers assez harmonieux... Je suis absolument dénué de sens critique et ne saurais distinguer les meilleures de mes pièces des pires... Je suis particulièrement abondant en faiblesses."⁷

Mais, d'autres critiques lui vinrent qu'il n'attendait pas et qui l'émurent davantage. Elles ne visaient pas la forme littéraire de son œuvre mais sa pensée morale.

Certains lecteurs s'étaient montrés offusqués de ce que, dans le même volume, à côté de poésies parlant d'extases devant la statue de la Vierge Marie:

*Et j'ai des frissons pieux dans les moelles,
De l'extase plein mon âme meurtrie...*⁸

on rencontrât tant de mièvrerie sensuelle, plutôt voluptueuse, tant de vers comme celui-ci:

*Et mes baisers montaient à l'assaut de ses lèvres,*⁹

quelquefois même des pensées presque impies:

*Si l'azur, en ce soir chantant d'extase intime,
Se fût ouvert m'offrant le paradis sublime,
J'aurais dit: Non, Seigneur, s'il faut monter là-haut
Sans la musicienne et sans le piano!*¹⁰

⁷ "L'Ame solitaire". Note de l'éditeur, page 11.

⁸ Ibidem, page 199.

⁹ Ibidem, page 30.

¹⁰ Ibidem, page 19.

A jouer le rôle de grand amoureux, Albert Lozeau s'était laissé prendre à son propre piège. Il n'avait pas évité l'écueil. Et quelques personnes ne se gênèrent pas pour lui signaler ce que sa poésie avait de déliquescent et de dangereux.

—Est-ce vrai, cela?... demandait Albert Lozeau.

Tout entier à son métier d'artiste, occupé à chercher l'effet rare, ce grand enfant ne s'en était pas aperçu!...

* * *

Avec le "Miroir des Jours", on se trouve en présence d'un talent considérablement mûri. Toutes les qualités antérieures sont précisées, les défauts sont amoindris.

S'il subtilise encore en extériorisant sa pensée intime; s'il n'évite pas toujours la préciosité; si sa phrase contient parfois des inexactitudes passagères, comme, par exemple:

*Le ciel est d'un azur si pur qu'il en est blanc,*¹¹

où il est bien évident que le mot "pur" n'est pas approprié, ces négligences sont clairsemées et se perdent dans la beauté générale de l'œuvre.

Que de vers splendides! Que de tableaux si sûrement brossés que la mémoire ne peut plus s'en déprendre! Que de sentiment si sincèrement exprimés qu'ils débordent le vers et continuent dans l'âme du lecteur ébloui!

Ces contrastes inaccoutumés de syllabes mélodieuses, cette remarquable diversité de cadence, cet ensemble de délicats procédés qui font du vers français contemporain un merveilleux instrument d'art, se retrouvent à chaque page du "Miroir des Jours", et l'on constate bien qu'un

¹¹ "Le Miroir des Jours", page 11.

ouvrier robuste, sûr maintenant de ses moyens d'écrire, y a fixé sa pensée toute entière:

Voyez comme il sait donner l'impression de l'imprécis, la sensation de la nuance indéfinie:

LA POUSSIÈRE DU JOUR

*La poussière de l'heure et la cendre du jour
En un brouillard léger flottent au crépuscule.
Un lambeau de soleil au lointain du ciel brûle,
Et l'on voit s'effacer les clochers d'alentour.*

*La poussière du jour et la cendre de l'heure
Montent, comme au-dessus d'un invisible feu,
Et dans le clair de lune adorablement bleu,
Planent au gré du vent dont l'air frais nous effleure.*

*La poussière de l'heure et la cendre du jour
Retombent sur nos cœurs comme une pluie amère,
Car dans le jour fuyant et dans l'heure éphémère
Combien n'ont-ils pas mis d'espérance et d'amour !*

*La poussière du jour et la cendre de l'heure
Contiennent nos soupirs, nos vœux et nos chansons;
A chaque heure envolée, un peu nous périssons,
Et devant cette mort incessante, je pleure*

La poussière du jour et la cendre de l'heure...¹²

En feuilletant les "Annales Politiques et Littéraires" du temps, on retrouverait l'admiration avec laquelle Auguste Dorchain a analysé la technique de cette petite pièce.

Il écrivait: "Cette variation sur le thème, quatre fois présenté, du premier vers, mais repris, alternativement, dans l'ordre primitif et dans l'ordre inverse de ses hémis-

¹² Ibidem, page 33.

tiches, ramené à la fin dans l'ordre contraire à celui du vers initial, est l'œuvre d'un admirable artiste, non pas seulement d'un virtuose qui se complaît aux plus subtiles ressources de son instrument, mais d'un inspiré qui n'en joue que pour mieux exprimer tous les frémissements de son émotion la plus secrète."

Une telle amélioration dans sa manière d'écrire, Albert Lozeau la devait à trois causes.

D'abord et surtout, il la devait à son travail consciencieux, à ses chères études quotidiennes qu'il n'a jamais délaissées.

Puis, après le succès de l'"Ame Solitaire", il a vu sa chambre de malade de plus en plus fréquentée. Dans cette petite chambre dont il a dit un jour: "J'aime les chambres petites. A cet égard, la mienne est un chef-d'œuvre. On y tient deux à l'aise, trois en se tassant,"¹³ Albert Lozeau a reçu les personnalités les plus intellectuelles et les plus différentes. Il a pris contact avec tout ce que l'esprit possède de distingué chez nous, et la conséquence de ce commerce d'idées ne pouvait que lui être profitable.

En troisième lieu, après les opérations dont j'ai parlé, il lui fut enfin possible d'accomplir en voiture, avec des amis, quelques promenades dans les routes de la montagne et dans les champs. Ce n'est plus seulement à travers le cadre de sa fenêtre qu'il regarde la nature. Il peut en éprouver la sensation directe.

On a eu tort d'affirmer que Albert Lozeau n'est qu'un poète d'intérieur, concentré, replié sur lui-même, un contemplatif douloureux de ses pensées solitaires. Rien n'est

¹³ "Billets du soir"; nouvelle série, page 13. C'est exagéré. Je me souviens de certains samedis que l'on s'y "tassait" une bonne demi-douzaine.

plus vivant, rien n'est plus exact et concret que ses aperçus sur la nature. Il l'étudie d'un regard aigu et la fixe dans ses vers comme un peintre sur sa toile, par un dessin précis qui en dégage les lignes essentielles.

Avec quelle simplicité et quelle justesse d'expression il a ainsi décrit, dans ce livre, l'automne, le sol après la pluie, l'érable, la neige... Il n'y a rien de tel dans "L'Ame Solitaire".

DANS LES BOIS

*Je voudrais, dans les bois que l'automne dépouille
Et par les tout petits sentiers capricieux,
En un jour où l'azur unit la terre aux cieux.
Marcher sur le tapis d'or flexible et de rouille.*

*Je voudrais respirer la fleur que l'aube mouille,
Dont le parfum se meurt, arôme précieux;
Une dernière fois réjouir mes yeux
Au flot clair de la source avant qu'il ne se brouille.*

*Je voudrais m'en aller tout seul dans les forêts,
Sous les arbres aux nids tristes d'adieux secrets,
Dont les feuilles toujours tombent comme des larmes;*

*Et là, jusqu'au délice et l'extase, goûter
Dans la paix murmurante et profonde, les charmes
De la mort magnifique et lente de l'été...¹⁴*

Et voyez avec quelle aisance il sait tirer une conclusion philosophique de haute moralité, de l'observation d'un paysage :

L'EXEMPLE

*Vous frémissez au vent des calmes altitudes,
Arbres de la montagne où je passais hier;*

¹⁴ "Le Miroir des Jours", page 65.

*Planté dans le terroir chacun de vous est fier
De posséder la paix des hautes solitudes.*

*Si tous les cœurs avaient votre belle attitude !
Campés sur l'idéal, dressés vers l'azur clair,
Le temps de vivre un peu leur serait moins amer,
Et, comme vous, ils connaîtraient la quiétude.*

*Toujours grandir, toujours monter, grandir encor !
Tendre vers l'infini d'un incessant effort,
Dominer sans orgueil et contempler sans crainte !*

*Sur l'humaine cohue, et la haine et l'effroi,
Au-dessus de la lutte et plus haut que la plainte,
Comme un arbre tranquille, ô mon cœur, dresse-toi !¹⁵*

* * *

Albert Lozeau a publié un troisième volume de vers sous le titre: "Lauriers et Feuilles d'Érable". Il contient des poèmes inspirés par la guerre; d'autres par le sentiment religieux; d'autres enfin par l'amour de la patrie.

Du style de ce dernier recueil il n'y a rien à dire de nouveau. Il semble que le poète soit parvenu à l'apogée de son talent et qu'il ne désire plus perfectionner son écriture.

Ce volume reproduit les qualités du précédent: même facilité dans le rythme, même souci de l'image discrète et neuve, et saisissante par sa discrétion même; même connaissance des résonnances du vers, des ressources de l'alexandrin régulier qui déploie la phrase dans toute sa plénitude. On pourrait à la rigueur regretter que le poète se permette encore certaines licences dans la rime, qu'il fasse par exemple rimer un singulier avec un pluriel; licences admises, il est vrai, dans la versification contemporaine, mais dont

¹⁵ Ibidem, page 56.

les meilleurs poètes, ceux de la tradition classique, ne veulent pas se prévaloir.

Par contre, dans cet ouvrage, le poète a élargi le cadre de sa pensée. Son regard porte plus au loin, par-dessus son entourage immédiat. Pour la première fois, il s'intéresse au mouvement universel. Voici des pièces consacrées à la gloire de la France éternelle et de la Belgique; au Cardinal Mercier, au roi Albert; à Joffre, à Pégoud... Et voici, sous le titre "Fleurs de Lys", d'admirables prières que tout le monde peut redire; des portraits de saintes que tout le monde connaît et des méditations évangéliques... que tout le monde peut faire.

Je cite celle-ci pour donner une idée de sa manière, car, elles se ressemblent toutes.

RÉSURRECTION

*Tous, à la fin des temps, nous ressusciterons,
Vêtus de notre chair autrefois douloureuse,
Et, dans les deux trous noirs que chaque orbite creuse,
Soudain, nos anciens yeux renaîtront sous nos fronts.*

*Aux quatre coins du ciel sonneront les cloisons.
Des vieux corps rassemblant la poussière nombreuse
La vie habitera la tombe ténébreuse...
"Morts, sortez de la terre!" Et nous nous lèverons!*

*Oh! comment pourrons-nous, Soleil qui tout efface,
Supporter la clarté de l'adorable Face,
Nous qui marchons toujours dans l'ombre du péché?*

*Et que répondrons-nous aux questions divines,
Devant le Fils de Dieu sur notre âme penché,
Dont le chef garde encore la trace des épines?...¹⁶*

¹⁶ "Lauriers et Feuilles d'Érable", page 101.

Il me semble que ce volume est un livre de transition.

Albert Lozeau aimait ardemment son pays; il avait formé le vœu de lui consacrer sa plume désormais. Non seulement il comprenait qu'un des grands moyens de servir sa patrie, c'est de s'illustrer soi-même et que l'auréole qui entoure un nom illumine aussi la nation; mais, il en était venu à croire que cela n'est pas suffisant et qu'un poète doit mettre toute sa lyre au service de la cause nationale.

Dans un récent numéro de l'*Almanach de la Langue Française*, Albert Lozeau, dans un article intitulé: "Les Lettres au service de l'idée patriotique", a exprimé sans fausse honte des idées qui sont bien la contre-partie des deux-tiers de son œuvre poétique.

"A l'heure actuelle, devant le ravage effroyable causé par cette dispersion, ce "lâchage", pour ainsi dire, du sentiment patriotique, il convient de rechercher par quels moyens les littérateurs canadiens peuvent réparer un mal si grave, si profond qu'il exige une intervention immédiate et énergique. Leur responsabilité est indéniable. Ils ont, dans une large mesure manqué à leurs premiers devoirs, par omission habituelle. Ils se sont trop souvent inspirés de l'étranger, à la fois pour le fond et pour la forme de leurs ouvrages. Ils ont détourné les yeux de leur pays, soit par indifférence, ignorance de l'histoire canadienne, ou soit pour un préjugé qui veut que tout soit plus beau et plus grand ailleurs que chez soi."

Il ajoutait: "Quel Mistral nous fera pleurer sur l'"histoire d'une simple fille des champs", des champs de chez nous où les sujets épiques abondent, où les matériaux gisent encore péle-mêle sans qu'on songe à les ramasser!"

N'y a-t-il pas dans ces lignes comme un aveu et le regret d'avoir été trop souvent un poète neutre, livresque, indifférent aux beautés et aux gloires de son pays?... Qu'il y a

loin entre ces propos énergiques et les fadeurs de l'“Ame Solitaire”!... Quinze ans sont passés... Pourtant, si jamais quelqu'un fut excusable, en cette matière, c'est bien le pauvre reclus qu'était Albert Lozeau, si mal traité par la destinée et dont le cercle d'horizon se limitait aux quatre murs de sa chambre!

Ah! qu'il avait raison de s'écrier:

*Beau pays canadien, vieille terre française,
Je voudrais te chanter: je ne te connais pas!
Tes bois n'ont point reçu l'empreinte de mes pas,
J'ignore tes lacs bleus, tes monts où tout s'apaise.*

*...De ton immense ciel, moins heureux que l'oiseau,
Je n'ai pu contempler que le même morceau
Sous lequel se dressait toujours le même érable!*

*Oh! ne m'accuse pas d'un coupable dédain!
Nul plus que moi n'aima d'un amour plus certain!
Mais, pleure sur mon sort à jamais misérable!¹⁷*

Maintenant Albert Lozeau veut commercer par chanter sa langue. Et, dans la dernière partie de “Lauriers et Feuilles d'Érable”, il a tressé à la louange de son parler maternel, la langue de ses aïeux, la langue de son pays, une couronne de poésies d'une envolée extraordinaire, comme personne encore n'avait réussi à le faire chez nous ni, peut-être, ailleurs.

*Je te salue encore, ô langue maternelle,
Ainsi qu'un combattant saluerait son drapeau...
A te chanter, jamais mon cœur ne fut plus haut;
Tu lui donnes l'élan et la force de l'aile!*

*Il monte vers un lieu de lumière éternelle,
Dans la sphère du vrai, le domaine du beau,*

¹⁷ “Lauriers et Feuilles d'Érable”, page 125.

*Où de ton verbe pur éclate le flambeau:
Firmament où le mot luit comme une étincelle !¹⁸*

J'imagine que dans les nombreuses poésies inédites que contiennent les cartons d'Albert Lozeau, il y a beaucoup de pièces de ce genre, et que le volume-qu'il se proposait de produire quand la mort nous l'a enlevé, en pleine maîtrise de son talent, aurait resplendi non seulement par la perfection de la forme, mais par sa pensée profondément, uniquement canadienne et française.

* * *

Peu importera sans doute à la postérité de savoir ce qu'était Albert Lozeau dans son commerce intime. Ses vers lui auront constitué un caractère et un visage dans l'esprit du lecteur inconnu. On imagine toujours un auteur tel qu'il se peint lui-même dans ses écrits. Et les poésies de Lozeau, en grande partie, nous le montrent plutôt mélancolique, efféminé, rêveur et précieux.

Pourtant, ceux qui, à la suite de ses volumes de vers, liront les trois séries de ses délicieux "Billets du soir", seront déconcertés. Un personnage bien différent leur apparaîtra. Or, pour les gens qui l'ont connu, tout Lozeau, est là, décrit au naturel: badin, taquin, spirituel, alerte, enjoué, observateur et psychologue; s'amusant de tout et de rien, avec des excursions fantastiques dans le domaine du caprice et de l'imprévu.

Déjà, une fois ou deux, au cours de l'"Ame Solitaire" et du "Miroir des Jours", et de leurs grands vers tristes, une muse riieuse et désassortie avait montré le bout de l'oreille. Voyez, comme exemple, dans le "Mauvais Voyage":

¹⁸ Ibidem, page 119.

*...Une rive s'annonce à la rumeur de l'air.
En esprit, l'on voyage si vite... O fortune !
Comment cela se fait-il donc ? Mais c'est la lune !
Mignonne, nous voici dans un astre, c'est clair !*

*Nous partirons ce soir par le dernier nuage.
Le paysage est beau, mais un peu froid vraiment...
Et puis, c'est situé bien haut le firmament...
Si l'on tombait... Sortons d'ici ! Foin du voyage !¹⁹*

Mais dans les "Billets du soir", il s'en donne à cœur joie. Il passe des heures avec les chats, les poissons rouges, les hirondelles et les moineaux. "Les moineaux qui n'ont d'ailés... que leurs ailes". Et sa petite cousine l'amuse énormément avec son mal de "z'oreilles" et sa poupée. Et les propos de son "ami", un type de l'autre monde, sont tout ce qu'il y a de plus réjouissant.

Tous ces petits tableaux, ces esquisses à la pointe sèche, ces brins de prose — et d'une prose souvent qui oublie de rimer — dissimulent une fine ironie et revêtent une douce moralité.

Là, aussi, il a glissé quelques poésies qui ne ressemblent en rien aux autres. Ce sont des vers de huit pieds, en quatrains, sur un temps d'allegretto et sans prétention :

*Si la colonne était plus large,
J'écrirais en alexandrins:
On vous donne si peu de marge,
Pauvres vers liés en quatrains !*

.....

*Mais, Madame, un vers mal à l'aise
Se sent vite claquemuré,
Comme vous—ne vous en déplaie—
Qu'étreint un corset trop serré !*

¹⁹ "Le Miroir des Jours", page 116.

*Vous, la... patience angélique,
 Vous souffrez: il n'en paraît rien;
 Mais, en ses liens énergiques,
 Le vers est mauvais comédien.*²⁰

A cause de leur naturel et de leur spontanéité, beaucoup de gens compteront parmi les meilleurs qu'il ait jamais faits, les vers que Albert Lozeau a mêlés à ses "Billets du soir".

Il ne faut pas chercher ailleurs la physionomie d'Albert Lozeau. La paix de son âme toujours égale et mieux que résignée y transparait presque sous chaque phrase.

Au lendemain de la mort du poète, un rédacteur du *Devoir* écrivait: "Jamais je ne l'ai entendu exhaler une plainte, exprimer une pensée amère, dire la vie douloureuse. Nous avons nos petits chagrins: nous allions chez Lozeau chercher calme et réconfort."

C'est vrai. Et chacun de ceux qui l'ont fréquenté peuvent en dire autant. Parcourez toute son œuvre: vous ne trouverez que deux vers qui soient des allusions, et discrètes encore! à son sort malheureux. N'est-ce pas un spectacle rare que celui de ce malade et de cet infortuné capable de redonner, par la seule sérénité de son âme, la joie de vivre à de jeunes hommes pleins de santé, oublieux pour un instant de leur bonheur?...

Cette paix inaltérable qu'il a chantée, et qu'il savait se conserver à lui-même, en dépit de l'adversité, avant de la communiquer aux autres, n'allez pas supposer qu'il la puisait dans un stoïcisme d'artiste, comme on serait tenté de le croire à la lecture de certaines de ses pièces. Non. Il la trouvait dans la simplicité de son cœur de croyant et dans la mise en pratique, humble et sans respect humain, d'une

²⁰ "Billets du soir"; 1ère série, page 63.

religion conforme aux préceptes évangéliques. Il savait prier. Et il pria devant le

*Clair crucifix où meurt le Seigneur indulgent
Pour mériter le ciel aux pécheurs de ce monde,*

que son archevêque lui avait donné. Écoutez ces accents débordants de supplication :

“Donnez-nous la paix de l’âme! Donnez-la-nous “toute faite” car nous sommes incapables de l’acquérir petit à petit; accordez-la-nous comme un don, par pure bonté, car il nous est impossible de la mériter par nos œuvres turbulentes, — à moins que la Grâce nous illumine subitement et nous apaise pour toujours. Ainsi soit-il!”²¹

* * *

Pour son œuvre considérable; pour sa vie laborieuse, salutaire exemple de courage; pour son amour et sa défense de la langue maternelle; pour son “action française,” cette Revue se devait de déposer sur la tombe de l’ami trop tôt disparu plus qu’un souvenir: un hommage de gratitude. Dans le royaume de la paix sans mélange qu’il lui soit agréable!

Abbé J.-M. MELANÇON.

²¹ “Billets du soir”; 3^{ème} série, page 125.

LA “NAISSANCE D’UNE RACE”

M. Georges Goyau, de l’Académie française, publie présentement dans la *Revue des deux Mondes* une fort intéressante étude sur *Les origines religieuses du Canada*. Nous y relevons cette note élogieuse à l’adresse de notre directeur :

“Nous tenons à rendre hommage, pour l’aide que nous y trouvons dans nos recherches, aux conférences sur les origines canadiennes naguère professées à l’Université Laval de Montréal par M. l’abbé Lionel Groulx, et qu’il a recueillies sous ce titre: *La Naissance d’une race*, en un livre non moins érudit qu’éloquent”.

DOLLARD

A L'UNIVERSITÉ DE MONTREAL

Le 23 avril 1924 comptera dans l'histoire de notre université montréalaise. En lui offrant ce jour-là le buste de Dollard, le groupe universitaire d'*Action française* inaugura chez notre jeunesse étudiante l'ère des manifestations patriotiques. Par leur entrain à se joindre à cette fête tous les étudiants montrèrent qu'elle répondait à leurs désirs. Et par la part active qu'y prirent le recteur et le président, les autorités de cette institution marquèrent officiellement leur approbation de pareilles initiatives.

C'est en paradant, bannières au vent, tenant haut des pancartes à la louange de Dollard, que les élèves de nos diverses Facultés arrivent à l'Université. Dans la salle des conférences, près de la muraille tapissée de drapeaux, le buste de Dollard se détache en une attitude de courage et de fierté. Dollard quitta Montréal il y a deux cent soixante-quatre ans; son souvenir domine maintenant le centre intellectuel de notre ville. L'œuvre du sculpteur Laliberté apparaît vraiment à sa place, ici, face à ces jeunes hommes partant pour la vie. Les auditeurs le disent par leurs applaudissements quand M. Charles Taschereau dévoile la noble figure du héros.

M. Jean Bruchési, en des termes empreints de beauté morale et littéraire, marque le sens de cette manifestation. L'*Action française* veut aider notre race à conserver son âme catholique et française. Sachant l'influence du passé sur le présent, elle remet en lumière la vie de Dollard. Le geste de ce professeur d'énergie est maintenant partout magnifié. Mais quelle enceinte convenait mieux que celle

de l'Université à l'image de Dollard ? Ce groupe d'*Action française*, formé d'étudiants, conçut l'idée d'y installer le buste du combattant de 1660. M. Bruchési remercie étudiants et autorités universitaires d'avoir spontanément secondé cette initiative. Dans une péroraison émouvante, il tourne l'esprit et le cœur de ses camarades vers les idées et les sentiments qui dominèrent la vie de Dollard, idées et sentiments qui, après deux cent soixante ans, méritent encore de gouverner la vie d'un jeune Canadien français.

Ce sont ces pensées et ces vertus de Dollard dont Mgr Piette entend conserver le souvenir à l'Université. Ce buste y aidera. Ce guerrier, remarque le recteur, sera plus à l'aise sous les yeux de notre jeunesse, ardente et courageuse, que sous les regards de nos législateurs, bienveillants et paternels. Mgr Piette développe de remarquable façon la formule "Dollard dans nos murs". Dollard porté en triomphe, installé dans l'édifice central de notre grande institution d'enseignement supérieur est un symbole de patriotisme, à la fois éveillé et tolérant.

Dans ce dévouement à notre race, à la patrie canadienne, il y a place pour le souvenir et la sympathie à l'égard de la France. Cette sollicitude fit associer à la fête le consul de France au Canada. M. de Vitrolles, auquel rendirent hommage Mgr Piette et M. Jean Bruchési, exprime sa joie de trouver, chaque jour depuis son arrivée à Montréal, des traits de ressemblance entre Français de France et Canadiens français. Il y voit traces d'une même origine, d'une âme identique, d'une semblable formation intellectuelle. Honorez le passé, conseille M. de Vitrolles; le passé continue de façonner nos cerveaux et conditionne notre énergie et nos aspirations.

Ce culte du passé repose sur la connaissance de l'histoire, sur l'orgueil que nous inspirent tant d'efforts et de sacrifices.

Il réclame aussi cet acte de foi dont M. Charles Duquette rappela l'opportunité. Nous savons gré au nouveau maire de Montréal d'avoir, en quelques phrases claires et brèves, associé toute notre ville à cette manifestation de la pensée française.

De tous les orateurs écoutés ce jour-là dans la salle des Conférences, celui qui provoqua le plus vif intérêt fut sans doute sir Lomer Gouin. "Prenez Dollard comme votre patron", conseille aux étudiants l'ancien premier-ministre de notre province. Certains auditeurs sont étonnés de voir cet homme d'État verser dans un tel spiritualisme. Il ne les a point habitués à pareille façon de comprendre les choses. Des forces qui semblent conduire le monde, M. Gouin parut donner ses préférences à celles qui sont étroitement liées aux puissances d'argent et aux intérêts matériels. Combien se sentent heureux de voir enfin M. Gouin s'arrêter devant les héros dont les gestes ne furent point tournés du côté des *affaires*; l'entendre glorifier Dollard, si peu calculateur et si peu pratique; l'entendre célébrer la courte vie de cet idéaliste et prier les jeunes hommes de faire de son dessin l'idéal de leur vie! Ce sera l'un des meilleurs enseignements de sa carrière. Puisse-t-il en donner de semblables aux étudiants de l'université dont il est le président. Maintenant que M. Gouin semble se tirer peu à peu des mailles de la politique, peut-être pourra-t-il prendre des hommes et des choses une vue moins courte, ne pas croire uniquement à la domination des intérêts, devenir capable de mesurer l'action de certaines forces qui, bien que non cotées à la Bourse ni évaluées en piastres, dirigent tout de même les esprits et conservent une mystérieuse influence sur les affaires humaines.

La soumission aux puissances spirituelles, c'est la première leçon qui reste de l'existence de Dollard et de sa

douzaine et demie de compagnons. C'est cette leçon qui éclaira la fête universitaire du 23 avril 1924, comme elle illumine toutes les manifestations qui se poursuivent en ce mois de mai à la gloire de Dollard.

Quel programme de vie doit se tracer un étudiant de notre Université? Il est facile d'écrire un traité d'idéologie, plus difficile de le mettre en pratique. Élève de la Faculté de droit ou de la Faculté de médecine, de la Polytechnique ou de l'École des Hautes-Études commerciales, le jeune homme a le premier devoir de parfaire le développement de sa personnalité, commencé dans la famille et continué au collège. Il lui faut se rendre maître de son âme, l'enrichir de connaissances nouvelles, en accroître la vigueur intellectuelle et morale, la tourner vers les sommets, la fortifier afin qu'elle résiste aux déprimantes sollicitations. Entre-temps, l'étudiant doit s'habituer, selon la formule de Barrès, à concilier les pratiques de la vie intérieure avec les nécessités de la vie active. Tout en perfectionnant sa personnalité, il lui faut apprendre à sortir de sa personne, à regarder agir les autres, aider les êtres que les égoïstes ou les épreuves écrasent; il lui faut apprendre à se donner aux causes qui dépassent les individus en grandeur et en durée. La vie de chacun d'entre nous est liée à l'existence d'une collectivité, celle de notre race. Chaque étudiant doit dégager, pour les faire servir, toutes les puissances qui sont en lui; la plus tenace, la plus active doit être celle qu'a déposée en son âme le sang des aïeux.

Dollard, maître d'une âme forte et belle, s'inspire de cette règle pour se dévouer à sa jeune patrie. La Nouvelle-France disparaîtra-t-elle aussitôt qu'elle est née? La violence des indigènes abattra-t-elle cette fleur nouvelle de la civilisation? Que faire? Lutter? Lutter et mourir seront-ils des actes vains? Que vaudra le geste d'une ving-

taine d'hommes en face des bandes iroquoises lancées contre la frêle colonie française? Se donner sans même connaître l'utilité de l'offrande, c'est le sens profond du sacrifice et sa mystérieuse puissance. L'histoire n'offre point d'exemples d'héroïsme qu'on n'y relève ce trait douloureux. Quelques serviteurs de l'idéal croient aux épis dès que le grain de blé descend dans le sillon; forts de cette foi ils mettent dans leurs activités l'enthousiasme et la joie. D'autres, moins clairvoyants peut-être, traînent le doute jusque dans leur dévouement. Si ces derniers ont probablement plus de mérite à se donner, les premiers peuvent accomplir une action plus féconde. Dollard dut ressembler à ceux-ci. Que nos étudiants l'imitent; qu'ils se dévouent avec entrain aux causes supérieures de l'ordre et de la vie spirituelle.

Les étudiants, notait l'autre jour M. Gouin, ne peuvent pas être tous des héros comme Dollard, mais tous peuvent être des hommes de devoir. Ajoutons, des hommes voués à l'accomplissement de deux devoirs principaux: le premier envers Dieu, le second envers leur race. Il faut rechercher, écrivait naguère notre ami Omer Héroux, dans le *Devoir*, ce que la pensée et le sentiment qui suscitérent l'acte de Dollard et de ses compagnons "peuvent aujourd'hui encore, dans la grisaille de la vie quotidienne, exiger de chacun de nous... Tous — et tous les jours — nous avons le devoir de servir la cause pour laquelle moururent ces héros". Dollard se sacrifia pour assurer la vie à sa petite colonie catholique et française. Nos étudiants doivent aider, et plus tard, entrés dans les professions libérales, ils devront aider, à maintenir intacte dans sa pensée, ses croyances, ses lois et ses traditions, cette colonie grandie par l'effort et la souffrance. Il faut que notre race vive en Amérique. Afin que nos étudiants n'oublient point ce mot d'ordre, qu'ils orga-

nisent chaque année une manifestation inspirée des idées et des sentiments qui marquèrent celle du 23 avril 1924. Pourquoi nos jeunes amis n'iraient-ils pas, chaque printemps ou chaque automne, attacher une gerbe de roses au monument d'un héros ou célébrer sur une place publique, par des discours et des chansons, la gloire d'un grand mort? Magnifique terrain d'entente où tous nos universitaires pourront fraterniser dans un même amour. Assez d'intrigues les peuvent diviser; assez de causes — telle la politique, par exemple, — peuvent entretenir dans leurs rangs la suspicion et la discorde. Le culte du passé, la détermination de faire servir le présent et l'avenir à sauvegarder ici notre âme française, maintiendront chez eux communauté d'idées et de sentiments. Puissent-ils garder l'habitude de cette harmonie. Mêlés, plus tard, aux mille activités de la vie canadienne, qu'ils demeurent plus unis que ne le furent leurs aînés.

Antonio PERRAULT.

M. MONTPETIT A L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE

La réception de M. Edouard Montpetit à l'Académie royale de Belgique est, pour le Canada français, un véritable événement littéraire. Peu à peu quelques-uns des nôtres se mettent à faire figure en dehors de leur pays. Le discours de M. Montpetit sur notre parler français contribuera à raffermir beaucoup d'esprits qui tremblaient trop gratuitement devant les puristes farouches. Chez nous, comme partout ailleurs, il faudra compter avec l'apport populaire qui entretient la vie et la couleur du langage; et il faudra veiller avec piété sur les vieux mots de France nullement archaïques chez nous, puisque incrustés en nos âmes. M. Montpetit a su dire toutes ces choses avec un charme et une distinction qui sont déjà un argument.

DANS KENT ET ESSEX

Notre directeur est allé, le mois dernier, faire une tournée de conférences dans l'extrême péninsule ontarienne de Kent et d'Essex. Il répondait à l'invitation de son camarade de collège, M. l'abbé François-Xavier Laurendeau, curé de Ford City. Recueillons ici quelques-unes de ses impressions.

* * *

Quand on a passé Toronto, London, déjà, paraît-il, par ce commencement d'avril, les taches de neige disparaissent des paysages. La terre hésite tout de bon entre le gris et le vert. Un vaste pays plat se déploie soudain, pays de cultures, sillonné de larges canaux qui en assurent l'égouttement. Les Méditerranées du nord ont sans doute charrié ici leurs alluvions avant de rétrécir le canal qui les joint encore aux lacs du sud. Ça et là, à travers les champs, un haut clocher annonce la paroisse catholique. Et sur la carte, on lit ces noms de résonnance française: Belle-Rivière, Pointe-aux-Roches, Pointe-aux-Bouleaux, Grande-Pointe, Pain-Court, Rivière-aux-Canards. . . . Le voyageur qui a consulté l'histoire, se rappelle qu'il entre en effet dans un vieux pays français. Dès l'année 1752 pendant que, sur l'autre rive, grandissait depuis un demi-siècle, l'établissement de Lamothe Cadillac, vingt familles avaient déjà leurs foyers sur le côté sud de la rivière Détroit. En 1816 l'évêque de Québec y trouvait trois paroisses et une population de 2,600 âmes. L'émigration anglaise s'étant peu dirigée de ce côté, jusque vers 1830, peut-on dire, Essex appartient aux Canadiens français.

Ils sont là maintenant 38,000, formant la moitié de la population du diocèse de London. Et quel exemple d'une méritoire survivance que le leur! De vastes paroisses comme Pain-Court, Grande-Pointe, Pointe-aux-Roches, Pointe-aux-Bouleaux, Saint-Joachim, Staples, Rivière-aux-Canards, sont exclusivement canadiennes-françaises. A l'église, dans les foyers, l'on ne parle point d'autre langue que la vieille langue maternelle. A Windsor, à Ford City, à Tilbury, à Pain-Court, à Chatham où notre directeur a pris la parole, il a trouvé une population qui non seulement entend et parle le français, mais qui reste sensible aux nuances mêmes de la langue et garde tous les caractères de la race.

Cette survivance n'alla point, sans doute, sans défections et sans reniements. On nomme des familles qui n'ont plus de français que le nom; d'autres pour qui la langue anglaise devient peu à peu la langue habituelle; quelques autres enfin dont les enfants consommeront l'apostasie définitive. Mais comment s'étonner de ces pertes devant l'isolement où a vécu ce groupe ethnique? Isolement géographique, isolement moral, les deux se sont conjugués contre ses chances de survie. Avec l'extinction de la vie française dans le voisin Michigan, la péninsule de Kent et d'Essex, à 500 milles d'Ottawa et à 500 milles de Sudbury, n'est plus qu'un îlot latin dans le formidable lac anglo-saxon. Notre province leur a fourni des prêtres et des religieuses. Là, comme dans toute l'Amérique française, l'Église de Québec, seule à sauvegarder l'honneur de notre devise, a montré qu'elle "se souvient". Pour le reste, nulle part, peut-être, nous ne sentons aussi vivement combien les frontières de notre influence se confondent avec nos frontières géographiques. Dans les motifs qui ont incité ces Français à tenir si magnifiquement, nous

cherchons en vain la part du Québec intellectuel ou politique.

* * *

A l'heure actuelle, quelles sont les chances de survie des Canadiens français de Kent et d'Essex? Ils traversent sûrement une période critique. Il en fut d'eux comme de toutes les minorités ethniques: ils ont résisté à l'ambiance étrangère aussi longtemps que s'est prolongé leur isolement moral. Peu leur importait que, dans les hautes sphères gouvernementales, on légiférât comme s'ils n'existaient point. Les lois ne peuvent rien contre une minorité ethnique qui leur oppose l'inertie victorieuse de ses traditions. Bien autrement dangereuse est l'offensive des mœurs étrangères, pénétration lente et subtile qui, en changeant l'âme, fait tomber ses plus fiers boucliers. Et c'est bien le danger nouveau qui se dresse contre nos frères de l'extrême péninsule ontarienne. Pendant longtemps le voisinage américain resta pour eux inoffensif. En 1820 la population de l'État du Michigan demeurait encore française pour les trois quarts; bien après 1820, en face de Sandwich et de Windsor, Détroit élevait, sur l'autre rive, ses clochers catholiques et français et promettait de rester fidèle à ses origines. Les Canadiens d'Essex pouvaient donc croire que ce coin de pays en resterait à sa destinée première et que la conquête n'avait rien changé. Le temps a totalement bouleversé ces perspectives. Les Canadiens du Michigan achèvent de disparaître dans le "melting-pot" et ne peuvent plus donner à leurs frères du Canada l'appui d'un voisinage français. Détroit est devenu subitement une vaste agglomération de 1,200,000 habitants; les 80,000 Français qui, dit-on, vivaient là il y a quarante ans, paraissent anéantis sous ce raz de marée.

Dans la vieille église de Sainte-Anne la langue des découvreurs a fini de résonner. Et si les rues de la grande ville, et si quelques-uns de ses magasins et de ses hôtels rappellent par leurs noms la vieille histoire, ces noms portent avec eux la nostalgie de tous les passés éteints.

Mêmes transformations sur la rive canadienne. Les colons d'Essex manquèrent malheureusement du robuste appétit de leurs rivaux anglais, qui, jouant aux petits landlords, se firent concéder de la terre par cantons entiers. Les nôtres n'en prirent jamais que ce qu'ils en pouvaient défricher. Cette tempérance excessive les empêcha de fermer leurs portes à l'invasion anglaise. En 1851 l'élément britannique comptait déjà pour les deux-tiers dans le comté d'Essex. Aujourd'hui les Canadiens français ne forment de vrais unités compactes qu'en sept paroisses. En seize autres ils se partagent le territoire, et en des proportions très diverses, avec des étrangers à leur race ou à leur foi, et subissent tous les inconvénients de ce mélange. Comme tous les pionniers en pays forestier, ils avaient choisi de s'établir au bord des routes d'eau, sur la rivière Détroit, sur la rivière aux Canards, à l'entrée du lac Érié, sur la Belle-Rivière, à l'embouchure de la Trenche, sur le lac Sainte-Claire. Et c'est ainsi que se constituèrent là-bas ce que les gens du pays appellent les villes frontières: La Salle, Sandwich, Windsor, Walkerville, Ford City, Riverside. Mais voici qu'en dehors de ces villes, les rives sont aujourd'hui envahies par la villégiature anglaise ou américaine. Rapidement l'habitant canadien-français se laisse dépouiller de ses plages, du reste magnifiques; et l'on pressent ce que vont apporter de mœurs nouvelles et funestes ces longues villégiatures de cinq ou de six mois dans ce climat superbe. Pendant ce même temps, à Ford City, l'industrie américaine de l'automobile élève

de nouvelles usines, appelle les ouvriers par centaines; et voici un autre coin de terre, jadis français, en train de se faire submerger par la main-d'œuvre cosmopolite.

En face de cette invasion les Canadiens d'Essex gardent-ils au moins la puissance conquérante de la natalité? Oui et non. La famille nombreuse reste encore une gloire pour nos compatriotes. Cependant des symptômes inquiétants se manifestent. L'on cite telle paroisse rurale, exceptionnelle il est vrai, où 41 familles n'ont pas d'enfants, où 39 n'en ont qu'un, 34 que deux et 30 que 3. Les Canadiens français de la péninsule qui figuraient pour 32,000 âmes au recensement de 1911, n'ont pu inscrire à celui de 1921 qu'un modeste gain de 6,000 âmes. C'est que là-bas, comme ici, sévit l'abominable fléau de la désertion rurale aggravée de l'exode aux États-Unis. Il semble que cette superbe race de conquérants du sol ait arrêté son effort. L'enceinte anglo-protestante qui borne ses paroisses est ouverte de toutes parts; derrière elle l'espace est à prendre et à bon marché; mais l'enceinte n'est pas franchie. En revanche, de l'autre côté de la rivière Détroit, la grande ville américaine élève, comme une fascination, ses hauts fourneaux et ses gratte-ciel; le bourdonnement de l'immense fournaise vient mugir jusque sur la rive canadienne; des bateaux-passeurs vont et viennent, mêlant les frontières, aidant à l'effroyable puissance de suction; et la jeunesse de Kent et d'Essex et les vieilles familles elles-mêmes passent sur l'autre rive et vont se perdre dans la foule anonyme. Là, comme dans le Québec, c'est une vraie folie de dispersion. Un curé de paroisse rurale raconte à notre directeur comment ses gens vont jusqu'à prendre la route de la Nouvelle-Angleterre, quand, tout près, dans les usines de Ford City, l'on demande de la main-d'œuvre. Dans une de ces paroisses rurales dont

nous parlions tout à l'heure, 148 familles ont proprement quitté le sol depuis onze ans. Cette seule statistique suffit à faire mesurer l'étendue du mal. Oui la menace est grave; et, si j'ose dire, beaucoup plus grave que la guerre faite à la langue.

* * *

Cette guerre est pourtant dangereuse et active. Nos compatriotes trouvent un premier ennemi de leur langue dans l'ambiance anglo-saxonne et dans le mélange des races. C'est toujours une situation précaire pour une langue que de n'être plus parlée qu'au foyer. Et cependant dans les villes frontières l'anglais est devenu la langue par trop usuelle sur la rue, dans les magasins, dans les bureaux, à l'usine. L'on cite le cas d'ouvriers de Tecumseh rentrant le soir de Ford City et ne retrouvant l'usage de la langue française qu'à leur descente du tramway.

Puis, nous l'avons rappelé tout à l'heure, il y a là-bas seize paroisses mixtes où le mélange des langues existe forcément. Sur ces seize paroisses l'on en nomme au moins sept où le français n'est pas usité à l'église, ou ne l'est que de la façon la moins généreuse. En telle paroisse d'une des villes frontières habitée par 600 familles canadiennes-françaises qui constituent la moitié de la population catholique, on se contente de lire l'évangile en français à l'une des messes du dimanche, se réservant de le commenter en anglais. Pendant ce temps-là — et comment ne pas comparer douloureusement les deux méthodes et les deux esprits si différents qu'elles supposent? — pendant ce temps-là, à Ford City située à quelques pas de cette paroisse, et ville de population canadienne-française pour les neuf-dixièmes, le curé et ses vicaires font la prédication dans les deux langues, pour le bénéfice d'un dixième d'anglophones.

Cette situation comporte trop d'extraordinaire pour durer indéfiniment. Nous en appelons au bon sens et à la bonne foi de nos coreligionnaires. Puisque ce n'est pas l'ignorance de la langue qui empêche de parler français dans le cas présent, ce ne peut donc être que la volonté d'angliciser un peuple. Mais de quel droit et au profit de qui ou de quoi tente-t-on l'entreprise? Car enfin de pareils procédés s'expliquent, sans être excusables, dans un pays officiellement unilingue comme les États-Unis. Mais comment donc seraient-ils tolérables dans un pays officiellement bilingue comme le Canada? Dans cette ambiance anglo-protestante, autour de ces petites villes justement dénommées "villes frontières" et sur lesquelles se projette déjà la grande ombre américaine, il semblerait que l'intérêt national et l'intérêt supérieur du catholicisme eussent commandé de laisser debout tous les remparts. Quand la frontière naturelle est si peu de chose, il conviendrait, à ce qu'il semble, de maintenir la frontière ethnique. A qui fera-t-on croire, en bonne vérité, que l'importance de parler anglais dans les églises doit passer avant toutes les sécurités de la foi et toutes les considérations politiques?

Nos compatriotes, avons-nous besoin de le dire, supportent avec douleur cet ostracisme de leur langue; ils connaissent cette angoisse profonde d'avoir à hésiter constamment entre le respect de leur langue et le respect des autorités paroissiales. Un vieillard de Chatham disait, les yeux pleins d'eau, en présence de notre directeur: "Si nous demandons du français dans nos églises, ce n'est pas par ignorance de l'anglais. Ici, hélas, nous parlons mieux l'anglais que le français; mais nous voulons que la parole du Bon Dieu nous aille quelquefois jusqu'au cœur, et pour cela, nous avons besoin de l'entendre dans notre langue maternelle. Pourquoi donc, dans notre pays, nous

refuse-t-on cette consolation?" Ces paroles sont vraiment émouvantes dans leur simplicité. En les transcrivant ici, comment ne pas nous rappeler ce jeune évêque de Prince-Albert qui, dernièrement, au Cercle universitaire de Montréal, nous disait sa volonté d'apprendre toutes les langues de son diocèse, pour être tout à tous? Comment ne pas songer aussi à ces paroles de Benoît XV à propos de ces prêtres, vraiment apôtres du Christ, qui "savent choisir les moyens de forcer la porte des cœurs" et qui "ont facilement accès auprès de bien des âmes dont le prêtre étranger se voit interdire le seuil"?

Ce sont ces poignantes misères qui font dire à nos compatriotes de là-bas: "La paroisse qui est votre force dans le Québec, se tourne ici souvent contre nous". Et ils ajoutent quelquefois: "Il en est de même de l'école".

Ces écoles, on sait ce qui pèse sur elles depuis le Règlement XVII. S'il poursuit son œuvre jusqu'au bout, cet odieux camoufflage de l'école anglaise fera une génération de Canadiens français ne parlant que l'anglais. L'effet le plus sûr de ce Règlement XVII, et en cela s'en manifeste l'habileté calculée, c'est d'apprendre aux enfants canadiens-français tout juste assez peu leur langue pour qu'ils en gardent le mépris. A leur entrée à l'école, ces petits ne parlent encore que la langue du foyer. Mais au bout d'un an ou deux du régime scolaire ontarien, allez voir le résultat. A ne tenir dans leurs mains que des manuels anglais, à ne jamais entendre d'autre langue de communication que l'anglais, la langue du foyer perd bientôt sa prépondérance, la langue de l'école devient celle qu'on sait le mieux et qu'on parle le mieux. De là, à laisser tomber dans la désuétude et dans le mépris la langue maternelle, idiome mal appris et difficile à manier, il n'y a qu'un pas qui est franchi presque toujours. C'est ainsi

que, dans les villes et peut-être ailleurs, les enfants prennent l'habitude presque irrésistible de ne parler qu'anglais dans leurs jeux, dans leurs conversations et jusque dans leurs prières. N'en est-il pas de même, à l'heure actuelle, pour les hommes de trente à quarante ans qui n'ont pas eu l'avantage de fréquenter dans leur jeunesse des écoles vraiment bilingues ?

* * *

Ce tableau est peut-être sombre. Et nous pressentons bien la question qui vient aux lèvres de nos lecteurs : une telle situation laisse-t-elle encore quelque espoir ? L'avenir du groupe français de Kent et d'Essex n'est-il pas définitivement perdu ? — Non, répond notre directeur. Et il nous donne des raisons de sa confiance.

Il est vrai qu'au moment présent le nombre agit contre nos compatriotes ; ils ne sont pas la majorité dans leur péninsule. Mais ils progressent constamment. Ils n'étaient que 8,500 en 1851, 15,000 en 1871 ; ils étaient 28,000, nous dit-on en 1921. S'ils parviennent à enrayer la désertion de leurs campagnes et l'exode aux États-Unis, la prépondérance numérique sera sûrement renversée dans Kent et Essex ; et l'on voit les conséquences multiples que ce changement entraînera.

Pourquoi cette tâche, si ardue qu'elle soit, ne serait-elle pas accomplie ? Car la préoccupation nationale existe et très vive chez un grand nombre de professionnels et de dirigeants. Et non pas seulement chez les frais arrivants de la province de Québec, mais chez les fils des plus anciens pionniers de la péninsule. On les a vus au dernier congrès de l'Association d'éducation canadienne-française d'Ontario, montrer, par leur présence et par leur sympathie active, que l'appel de la race les a trouvés debout, résolus à s'acquitter de leurs devoirs de dirigeants. Et, pour le

dire en passant, se peut-il spectacle plus émouvant que celui de ces chefs de la résistance française, n'ayant pu apprendre dans leur jeunesse leur langue maternelle, et aujourd'hui dépensant des prodiges d'énergie, piochant le dictionnaire et la grammaire pour reconquérir le vieux parler héréditaire! Pour se sentir les coudes et pour se concerter plus souvent, ces hommes viennent de fonder le club La Salle de Windsor où se groupe toute l'élite de la région. Une autre fondation récente et qui porte aussi sa haute signification, c'est celle du Cercle Dollard en plein milieu de Chatham. Ajoutons que nos compatriotes ont eu le bon esprit de fédérer leurs sociétés Saint-Jean-Baptiste dans les deux comtés de Kent et d'Essex; et quelques-unes de ces sociétés, vivantes plus souvent que le 24 juin, ont montré qu'elles veulent être autre chose que des occasions de parlottes ou des lieux à s'affubler de colliers dorés.

La préoccupation nationale existe également chez le peuple, pour peu qu'on l'éclaire et qu'on le convainque de son devoir. La preuve en est dans la fondation de cette École Jeanne d'Arc, école libre instituée dans la ville de Windsor. Née laborieusement, cette école n'existe que depuis un an. Mais il reste qu'elle est pourtant fréquentée par plus de cent enfants, qu'elle est déjà trop étroite pour répondre aux demandes des parents; et il reste surtout qu'elle est héroïquement soutenue par de petites gens obligées de payer double taxe. Que le sentiment patriotique soit loin d'être mort chez le peuple, quelques autres incidents en ont vivement témoigné. L'on assure, par exemple, que les gens de Windsor ont gardé un souvenir particulièrement amer d'un haut politicien fédéral qui ne leur parla français qu'après en avoir demandé platement la permission à son auditoire.

* * *

Il reste aux chefs de Kent et d'Essex de tourner sans retard leur esprit vers le problème agricole. Pour vivre, il leur faut d'abord garder le nombre; et, le nombre, ils le garderont en gardant la terre, en agrandissant chaque jour le patrimoine de leur race. Il leur faudra donc, coûte que coûte, enrayer la désertion du sol, défendre leurs gens contre les mirages de la ville et de l'usine, créer pour l'agriculteur des œuvres d'assistance économique, mettre à la portée des jeunes gens surtout, un crédit généreux qui leur donne le goût des conquêtes terriennes.

Si la paroisse leur échappe quelquefois, une forteresse leur restera toujours, s'ils le veulent, et c'est l'école. Ils devront s'appliquer à la refaire bilingue et d'atmosphère française. C'est une question vitale pour eux, et parmi toutes les batailles qu'ils pourraient livrer pour la défense de l'âme nationale, il n'en est pas de plus belle ni de plus urgente que celle-là. Ce n'est pas à nous de le leur apprendre: selon que l'école l'aura inclinée, la génération prochaine penchera du côté de la survivance ou de l'abdication. Puis, M. Aurélien Bélanger le leur a dit: Si les Canadiens français d'Ontario ne savent pas préserver dans leur système scolaire, les disciplines essentielles de leur race, bien loin de s'égaliser à leurs rivaux, ils ne seront jamais que des Canadiens d'une espèce inférieure.

Pour animer le peuple à soutenir les sacrifices de la survivance, les chefs de Kent et d'Essex devront lui prêcher, comme ils le font déjà si bien, la noblesse et la fierté de la race. Il faut que les plus petites gens finissent par se mettre en tête qu'ils n'ont à mendier auprès de personne la permission de rester français et qu'il y a honneur et profit pour eux à pratiquer cette fidélité.

Mais nous, du Québec, n'avons-nous pas notre rôle à tenir auprès de ces compatriotes? Autrefois nous leur avons envoyé des prêtres; nous leur envoyons encore des religieuses et des professionnels. L'on reconnaît généralement le bienfait de cette assistance. Nos banques canadiennes-françaises ont aussi fondé là-bas des succursales. Par là, la finance reconnaît qu'elle compte avec le patriotisme; ne pourrait-elle aussi en accepter les devoirs? Que nos directeurs de banques continuent de bien choisir les gérants qu'ils envoient dans nos groupes en dehors du Québec. Le rôle de ces hommes ne doit pas être uniquement de drainer le plus d'argent possible vers la caisse montréalaise, mais d'aider partout les chefs à parfaire l'éducation économique du peuple et de prêter main-forte à toutes les œuvres nationales.

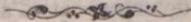
Gérants de banques, professionnels, conférenciers qui prendront le chemin de Kent et d'Essex, feront bien de se rappeler, à leur départ, qu'ils trouveront là-bas l'un des groupes les plus anciens de la race, qui a conscience de son passé autonome et qui, par cela même, a ses fiertés légitimes. Par conséquent, dans la péninsule ontarienne comme dans l'ouest, comme en Acadie, comme dans la Nouvelle-Angleterre, le rôle des Québécois ne peut pas être celui de chefs promulguant des ordres, mais tout simplement celui de frères venant porter l'aide qu'on leur demande et prêcher nos fiertés communes.

Dans ces limites notre action reste encore considérable. Mais d'abord, sans aller chez eux, que de services nous pourrions rendre à nos compatriotes. Nous serait-il impossible, par exemple, de surveiller mieux notre vie française? Sur les bords de la Trenche ou de la rivière Détroit, bien des confidences viennent atteindre durement à la figure un homme de la province-mère. Qu'on en soit persuadé:

nos frères ontariens se sentent médiocrement édifiés, lorsque, passant dans nos villes, ils les découvrent ni plus françaises ni moins anglaises que les leurs, ou lorsqu'ayant traversé nos salons bourgeois, ils nous trouvent si dépourvus de sens national. Leur étonnement est encore plus douloureux, lorsqu'ayant placé leurs enfants dans ce qu'ils appellent "l'un de nos grands couvents", ils les retirent bientôt pour les arracher à l'irrévocable anglicisation, ou lorsqu'ils constatent que, les premiers à renier leur race chez eux, ce sont les gens venus du Québec.

Soyons francs. Qu'avons-nous fait pour que ces frères se retournent vers nous comme vers le groupe aîné, vers le gardien de l'âme de la race? Jusqu'à ces derniers vingt ans, quels exemples de vigilance, de tenacité, leur avions-nous donnés? Où est la littérature nationale, où sont les livres, les manuels d'histoire, les œuvres d'art qui auraient incarné la grandeur de notre passé et où ces frères éloignés auraient pris la fierté de leur sang? Pendant trop longtemps nous avons abandonné à l'Église seule le devoir de se souvenir et d'aider. Pendant trop longtemps la province de Québec s'est comportée comme une grande irresponsable, repliée sur elle-même, étrangère à la solidarité ethnique, plus engouée de son droit que son devoir d'aïnesse. Si nous voulons que la race vive, c'est cette insouciance, c'est cet égoïsme qui doit cesser.

Jacques BRASSIER.



LA RENTE

Parmi les journaux d'information financière, la *Rente* est sûrement celui qui s'est acquis la plus enviable autorité.

À PROPOS DU PROBLÈME AGRICOLE

Ministère de l'Agriculture,
Province de Québec,
Cabinet du Ministre.
Québec, le 29 mars, 1924.

M. l'abbé Lionel Groulx,
Directeur de l'"Action française",
369, rue St-Denis,
Montréal, P. Q.

Monsieur l'abbé,

Dans l'"Action française" de mars 1924, M. Ls Durand, avocat de Montréal, publie un long article sur l'émigration des Canadiens-français aux Etats-Unis, et au cours de cet article, M. Durand dit: "En trois petites années, six mille exploitations agricoles ont été abandonnées dans la province de Québec". Or, cette affirmation n'est nullement justifiée par les faits. Je me demande où M. Durand a pris les statistiques qui le justifient de prétendre qu'une notable partie de nos terrains agricoles a été abandonnée et n'est plus cultivée.

Du fait que nous avons maintenant moins de cultivateurs que nous en avions en 1911, M. Durand me paraît avoir déduit que les fermes occupées par ces cultivateurs ont cessé d'être exploitées. Or ceci est absolument inexact et M. Durand pourrait s'en convaincre lui-même, s'il avait voulu donner plus d'attention à l'étude de la question qu'il traite.

La diminution du nombre de cultivateurs ne prouve pas sa prétention d'abandon du sol. L'ère de prospérité agricole que nous avons traversée, durant la guerre, a permis à un certain nombre de cultivateurs d'étendre leurs domaines et d'acheter certaines terres voisines, mises en vente par d'autres cultivateurs qui manquaient de main-d'œuvre ou que le grand âge empêchait de cultiver. Mais ces domaines sont toujours restés en plein rapport et il n'est pas juste pour la province de Québec de publier, dans une revue sérieuse, que la situation agricole est tellement mauvaise ici, qu'un domaine considérable, autrefois en culture, a été abandonné.

Il y aurait plus d'une correction à faire dans les statistiques et les conclusions que M. Durand en tire. J'ai voulu simplement relever un fait particulier qui se dégage de son travail, afin de remettre les choses au point et de ne pas laisser se propager des assertions que rien ne justifie.

Je ne veux nullement mettre en doute la bonne foi de M. Durand mais je crois qu'il s'est laissé entraîner à des conclusions erronées, sur certains faits qu'il cite.

Veuillez me croire, M. l'abbé,

Votre bien dévoué,

J. A. CARON,
le Ministre de l'Agriculture.

M. le Directeur de l'*Action Française* m'a fait parvenir la copie d'une lettre que lui a adressée M. le Ministre de l'Agriculture, de Québec, le 29 mars dernier à l'occasion de mon premier article. M. Caron qui veut bien ne pas mettre ma bonne foi en doute, s'en prend à une phrase qui ne serait pas, dit-il, justifiée par les faits. J'avais écrit: "En trois petites années, six mille exploitations agricoles ont été abandonnées dans la province de Québec". Notre honorable correspondant écrit de son côté: "Je me demande où M. Durand a pris les statistiques qui le justifient de prétendre qu'une notable partie de nos terrains agricoles a été abandonnée et n'est plus cultivée".

Voici, page 224 de l'"Annuaire Statistique de la Province de Québec", 1923, sous le titre: *Nombre des Exploitations Agricoles du Canada par Province*

	1920	1921	1922
Québec	143 958	142 017	137 775

J'ai conclu de là, avec d'autres chiffres que je n'ai pas cités pour ne pas allonger mon article outre mesure, qu'en trois ans, 6 000 exploitations avaient été abandonnées.

M. le Ministre prétend que ma conclusion est erronée. Il écrit: "La diminution du nombre des cultivateurs ne prouve pas sa prétention d'abandon du sol (sic). L'ère de prospérité agricole que nous avons traversée, durant la guerre, a permis à un certain nombre de cultivateurs d'étendre leurs domaines et d'acheter certaines terres voisines, mises en vente par d'autres cultivateurs qui manquaient de main-d'œuvre ou que le grand âge empêchait de cultiver. Mais ces domaines sont toujours restés en plein rapport..."

Voyons cela. "La diminution du nombre de cultivateurs ne prouve pas sa prétention d'abandon du sol". En effet, pas nécessairement et sous tous les rapports. Cultivateur, je puis vendre ma terre et m'en aller à Central Falls. Mon acheteur cultivera à ma place. Ma terre ne sera pas abandonnée, mais, moi, je l'aurai abandonnée. Ce qui prouve au moins que "l'abandon du sol" peut s'entendre dans deux sens. Il restera ensuite à expliquer pourquoi je l'aurai abandonnée. M. le Ministre l'explique comme suit:

Par suite de la prospérité des années de guerre, un certain nombre de cultivateurs auraient acheté certaines terres voisines mises en vente par d'autres cultivateurs empêchés de cultiver par manque de main-d'œuvre, ou par le grand âge, et c'est cela qui expliquerait que nous ayons en 1922, 6 000 exploitations agricoles de moins qu'en 1920. C'est une explication, mais je n'ai aucun moyen d'en vérifier l'exactitude, attendu que nulle part on ne trouve de chiffres pour appuyer cette théorie. On a dû vieillir très vite, chez nos cultivateurs de 1920 à 1922... Et le manque de main d'œuvre? N'est-ce pas une conséquence de l'exode rural?

"Mais reprend-on, ces domaines sont toujours en plein rapport". En est-on bien sûr? Décidément j'aurais mieux fait de citer tout de suite mes chiffres. Ce léger désaccord eut été évité!

Allons-y puisqu'il le faut!

"Annuaire Statistique de la Province de Québec", p. 215, sous le titre "SUPÉRFICIES ENSEMENCÉES, EN ACRES".

Québec 1921	8,051,989
" 1922	7,435,300
Déficit pour 1922.....	616,689acres

Même volume, p. 224, sous le titre: TERRES EN PÂTURAGES, AU CANADA PAR PROVINCE".

Québec 1921	4,016,765 acres
" 1922	3,630,678 "
Déficit pour 1922	386,047 acres

Donc au total, un million d'acres de terres ensencées ou en pâturages de moins en 1922 qu'en 1921, ce qui n'indiquerait pas précisément que "ces domaines seraient restés en plein rapport". Est-ce qu'en même temps cela ne me justifierait pas "de prétendre qu'une notable partie de nos terrains agricoles a été abandonnée et n'est plus cultivée?" C. Q. F. D.

Louis-D. Durand.

CE QUE LIT L'HOMME INTELLIGENT

Voici les ouvrages que l'on peut acheter à la librairie de l'Action française:

Un maître humaniste, le Père Longhaye s. j. par Pierre Lhande s. j. L'œuvre si remarquable du Père Longhaye est dans toutes nos bibliothèques de collège. Combien de jeunes professeurs se sont penchés avec le plus grand profit sur sa *Théorie des Belles-Lettres!* Veut-on pénétrer plus parfaitement l'esthétique du Père Longhaye, l'embrasser dans une vue plus nette? Qu'on lise l'étude de Pierre Lhande.

Le Pape de Jean Carrère. Voici un livre vraiment fort et qui obtient un légitime succès. Depuis le *Parfum de Rome* de Louis Veuilot, nul écrivain laïc n'avait peut-être parlé du Pape et de la question romaine, avec une telle compétence et une vue de l'histoire aussi large. (Prix: 75 sous).

Politique romaine et sentiment français de Charles Loiseau. Après avoir lu le *Pape* de Jean Carrère, on pourra lire l'ouvrage de Charles Loiseau. Les tenants du gallicanisme ne sont pas tous morts. Et pour comprendre certaines attitudes du gouvernement français et même de catholiques français, il est indispensable de lire *Politique romaine et sentiment français*, œuvre d'un attaché diplomatique qui reflète les impressions de son milieu. (Prix: 75 sous).

Le réveil de l'Asie de René Grousset. Aucun livre, si ce n'est peut-être le *Pape* de Jean Carrère, n'a trouvé, en ces derniers temps, plus d'acheteurs à notre librairie. C'est en réalité un manuel de toute la question asiatique et un manuel très au point et d'une clarté admirable. Après le *Destin de l'Europe* de Demangeon, nul ouvrage ne donne plus à penser sur l'avenir du monde. (Prix: 75 sous).

Histoire de France de Jacques Bainville. On sait la manière de cet historien, esprit synthétique, tout en raccourcis vigoureux. Ce qui lui a permis de faire tenir toute l'histoire de France en quelque 500 pages. Et c'est l'œuvre d'un esprit honnête qui ne considère point la coupure de 89 comme la frontière entre le bien et le mal. (Prix: \$1.00).

La guerre des femmes d'Antoine Redier. Ce roman, car c'est presque un roman, a obtenu en France le très grand succès. Voici ce qu'en dit la *Revue des lectures* "Voici un des plus beaux livres de l'année. Il a tout le pittoresque, l'imprévu, l'émotion d'un roman d'aventures; il a la beauté morale d'une biographie de héros... Oui, voici un beau, un grand livre et qui restera". (Prix: 75 sous).

Les cloches de chez nous de Reynès-Monlaur. Voici un roman qui tiendra bonne place dans l'œuvre si méritante de cette femme-écrivain. Comme toujours, c'est un livre plein d'émotion et d'une haute atmosphère morale. (Prix: 75 sous).

Petite histoire de l'Angleterre de G. K. Chesterton. Cette histoire a fait scandale en Angleterre. Chesterton y raconte l'histoire de son pays avec une franchise qui a vivement irrité le chauvinisme britanni-

que. Chesterton a souvent le goût du paradoxe. C'est un écrivain de génie un peu bizarre mais si savoureux. (Prix: 60 sous).

Ouvrages sur la langue française. Nous offrons également aux amis de notre librairie toute la série des volumes suivants sur la langue française: *La langue française d'aujourd'hui*, *La vie du langage*, *La défense de la langue française* d'Albert Dauzat; *La vie des mots*, dernière édition de Darmesteter; *Petites ignorances de la conversation* de Charles Rozan; *Comment il ne faut pas écrire* d'Antoine Albalat; *L'Esthétique de la langue française* de Remy de Gourmont. (Prix de chacun: 75 sous).

Manuels de botanique. C'est l'heure prochaine des vacances. On voudra mettre dans sa poche de tout petits guides pour apprendre à connaître la nature. Qu'on achète *l'Atlas de la Flore simplifiée*, ou *Pour reconnaître les fleurs* de l'abbé Moreux. (Prix de chacun: 90 sous).

LIBRE.

LA VIE DE L'ACTION FRANÇAISE

CHEZ LES ÉTUDIANTS

M. Antonio Perrault raconte plus haut la manifestation du 23 avril, où les étudiants de l'Université de Montréal ont voulu, selon le mot de M. Viateur Farley, "intrôniser au milieu d'eux le modèle national que l'histoire impose à toute la jeunesse canadienne". (*Le Quartier latin*). Ce fut une belle fête de jeunesse, alerte et vibrante, comme les étudiants les savent faire.

Cette manifestation avait été précédée d'une autre, plus intime, mais dont l'Action française n'eut pas moins lieu de se réjouir. Le lundi soir, 14 avril, les étudiants recevaient à leur "Maison" de la rue Sherbrooke, deux de nos directeurs, l'abbé Groulx et M. Antonio Perrault, qui sont en même temps professeurs à l'Université. Ils les avaient invités à venir leur parler de l'Action française et des relations qui pourraient exister entre eux et notre œuvre. Nos directeurs purent rencontrer ce soir-là des représentants de tous les groupes et de toutes les associations universitaires; à cette jeunesse sympathique, ils dirent les origines, les entreprises, les idées maitresses, les espérances de notre groupement. La conversation se prolongea fort tard. De part et d'autre l'on se rendit compte, croyons-nous, qu'il n'existe, entre beaucoup de gens, que des cloisons artificielles; qu'une fois les préjugés écartés, l'on se retrouve possédant au fond la même doctrine sur les choses essentielles de la vie nationale. Quand ces jeunes gens se furent rendu compte du caractère véritable de l'Action française,

de la franchise de sa doctrine, de ses fins désintéressées, ce fut merveille de les entendre nous offrir spontanément leur concours, de les voir chercher avec nous les meilleurs moyens de nous entr'aider.

On le dit un peu partout: il y a vraiment du nouveau dans l'âme de notre jeunesse universitaire. Les aînés s'en apercevront mieux, si seulement, de temps à autre, ils veulent se mêler à ces jeunes gens. Un étudiant d'hier a dénoncé le "triangle incomplet"; c'est la preuve que la jeunesse cherche des inspirations plus haut qu'elle. Elle n'écarte pas les hommes qui la précèdent; elle les appelle à lui fournir des idées, s'ils en ont de justes et s'ils les savent offrir avec tact. Pussions-nous soupçonner toutes les puissances d'action, tous les espoirs qui résident dans la jeunesse universitaire! Quelques hommes le savent bien, parmi ceux qui, depuis quelques années, se sont donnés à nos étudiants avec zèle, avec une bonté discrète et généreuse. Et parmi ceux qui ont fait cette œuvre inestimable, qui ont opéré dans les jeunes esprits le magnifique renouveau, il nous est bien permis de signaler, en tout premier lieu, l'actif et paternel anémoneur des étudiants de Montréal, M. l'abbé Lucien Pinault, qui est aussi l'un des directeurs de l'Action française.

DANS LES VILLES-FRONTIÈRES

Notre propagande par la conférence est allée son train comme de coutume en ces derniers temps. Notre directeur a traité des sujets patriotiques au couvent d'Hochelaga, à Saint-Eusèbe de Verceil, au séminaire de Joliette; puis, au commencement d'avril il a fait toute une série de conférences dans la péninsule ontarienne de Kent et d'Essex. Jacques Brassier relate ailleurs les impressions de notre directeur. Je veux simplement dire ici quelle surprise et quelle bonne émotion ce fut pour l'abbé Groulx de voir combien, dans cet extrême pays ontarien, notre œuvre est connue et suivie quelquefois avec passion. Là-bas nos directives sont lues attentivement et souvent suivies. Tous les chefs de la résistance sont des lecteurs fidèles de l'*Action française*; dans tous les centres où il a parlé, notre directeur a entendu faire l'éloge chaleureux, quelquefois trop chaleureux de la modeste besogne que nous faisons. Au banquet offert à l'abbé Groulx, le 6 avril, à l'hôtel Prince Edward de Windsor, le menu tout plein d'allusions patriotiques, portait aussi, sur un fond demi-transparent, l'effigie de Dollard.

Ces témoignages de confiance portent avec eux-mêmes et comme rançon, l'acceptation par nous de plus lourdes responsabilités. Mais du moins ces compatriotes de l'Ontario se rendent compte que nous som-

mes loin de vouloir limiter notre effort aux frontières de la province de Québec; que notre action française veut s'étendre partout où vivent des groupes de la race. Et de recevoir d'eux cette mesure de justice nous fait du bien.

POUR LE DISQUE TÉLÉPHONIQUE BILINGUE,

Parmi les campagnes que nous avons faites en ces derniers temps pour la défense de la langue, il convient de rappeler à nos amis notre lutte enfin victorieuse pour le disque téléphonique bilingue. Dans un récent numéro du *Devoir*, notre ami M. Héroux a résumé la correspondance de M. Webber, l'un des hauts fonctionnaires de la Compagnie Bell, avec notre secrétaire général, M. Anatole Vanier. De l'analyse de ces lettres, il résulte que tout d'abord le gérant de la Compagnie de téléphone a formulé des objections contre des instructions bilingues sur le disque; il résulte secondement que, pressé par notre secrétaire qui, au surplus, en avait appelé à la Commission des chemins de fer, M. Webber crut mettre tout le monde d'accord en proposant d'écrire simplement sur le disque "Long Distance 110"; il résulte troisièmement que, sur une nouvelle protestation de notre secrétaire contre ce compromis où la langue française était sacrifiée et sur une nouvelle dénonciation à la Commission des chemins de fer, M. Webber a enfin capitulé et proposé des inscriptions strictement bilingues. L'inscription française que l'on nous propose: "Pour appeler longue distance signalez 110", nous paraît d'un français fort suspect; nous ne perdons pas l'espoir d'obtenir une correction.

La morale de cette histoire c'est que la tenacité peut se promettre toutes les victoires. Si au lieu de protester tantôt contre ceci, tantôt contre cela, puis de lâcher prise après la deuxième ou troisième fusée, nous savions nous arc-bouter contre une seule porte à la fois et frapper du bélier aussi longtemps qu'elle n'aurait pas cédé, les autres apprendraient vite à compter en ce pays avec la tenacité française.

Une autre morale, c'est que l'union ne fait pas moins que la ténacité. Nous n'étions pas seuls pour livrer cette petite bataille. Toutes les sociétés nationales ont donné avec entrain. Il y a là une force qui finira, espérons-nous, par se soupçonner et par se trouver. Ce jour-là il y aura quelque chose de changé dans notre pays.

NOS PUBLICATIONS

Notre Maître, le passé vient de paraître. Nous avons déjà dit ce que contient ce nouveau volume de l'abbé Groulx. Ce sont des ta-

bleaux d'histoire dont la suite ne donne peut-être pas du passé une image complète; mais nous croyons pourtant que la couleur, que l'âme des époques s'y trouvent. N'est-ce pas l'essentiel en histoire? Ce livre sera lu par tous ceux qui veulent se laisser émouvoir par nos paysages d'histoire. Il s'adresse particulièrement à la jeunesse qui a besoin de savoir tout de suite la beauté des ancêtres; et l'auteur a voulu dédier *Notre Mère, le passé* à "l'Association catholique de la jeunesse canadienne-française qui fête ses vingt ans".

Cette fin de mai ajoute un deuxième volume à la Bibliothèque de l'Action française, et c'est *La Famille*, compte rendu des cours et conférences de la quatrième session des Semaines sociales du Canada tenue à Montréal en 1923. Nous n'avons guère besoin de signaler la haute importance de cet ouvrage. C'est une petite *Somme* sur un problème social qui doit rester passionnant. Ne peut-on même dire que la famille c'est tout le problème social? Mais ce n'est pas tout de laisser les hommes d'études travailler dans des salles de conférences. Il faut assurer à leurs travaux la plus large diffusion. Personne désormais ne devrait aborder les études sociales au Canada sans avoir lu *La Famille*.

Disons un mot de nos volumes parus ces mois derniers: les *Aventures de Perrine et de Charlot* de Marie-Claire Daveluy et les *Énergies rédemptrices* d'Herma Bastien. Le roman de Mlle Daveluy a été chaleureusement loué par Jacques Hertel dans l'*Écho de Saint-Justin* et par toute la presse. Le *Canada français* de Québec dit, pour sa part, à propos des *Énergies rédemptrices*: "L'auteur donne un bel exemple à notre jeunesse contemporaine... Son dernier ouvrage, pas parfait sans doute, mais qui lui fait grandement honneur, est une courageuse et bonne action dont on ne saurait trop le louer. Il comporte aussi une utile et opportune leçon de fierté que les jeunes devront retenir. Ceux qui leur enseignent à lever la tête et à n'avoir pas peur des malandrins du snobisme, méritent plus qu'une mention honorable".

NOS CARTES POSTALES

Puisque la vie se prouve par le mouvement, nous continuons à développer nos moyens de propagande. A nos cartes mot d'ordre, viennent donc de s'ajouter nos cartes postales illustrées. Nous commençons par trois séries: l'une avec scènes canadiennes, une autre sur le vieux Montréal et une troisième sur des sujets historiques. Dans les scènes canadiennes, on trouvera une famille de colons, un type de

colon, un vieux four, une fileuse canadienne, des fuseaux au grand dévidoir, le métier à tisser. Dans le vieux Montréal on verra Montréal en 1807, Montréal en 1830, l'Église de la Longue-Pointe en 1837, un ancien moulin seigneurial, l'église Notre-Dame en 1830. Dans les sujets historiques, le Dollard de Berthe Lemoyne, le Dollard de Laliberté, le monument Dollard, la maison de Lemoyne de Maricourt, le monastère des Récollets, le fort du séminaire.

Ajoutons que ces cartes postales se vendent pour presque rien : une série de 6 cartes, 10 sous; 12 séries, aux choix, \$1.00; 100 séries, au choix, \$7.50. Aussi s'enlèvent-elles presque trop vite.

LA FÊTE DE DOLLARD

Au moment où nous allons mettre sous presse, la fête s'annonce, comme les années passées, magnifique et vibrante. A Québec la jeunesse catholique ira installer le buste de Dollard au parlement. A Montréal, la veille de la fête, au soir, ce sera à Saint-Henri, la veillée d'armes organisée par le Cercle de l'A. C. J. C. de la paroisse; le lendemain après-midi ce sera, de par l'initiative toujours de la jeunesse catholique, le défilé des enfants des écoles devant le monument du Parc Lafontaine. Le soir, ce sera, au même parc, la fête du "Grand prix d'Action française" qui sera attribué à M. le sénateur Belcourt. Les proportions qu'a prises cette dernière fête nous ont empêchés de nous rendre cette année au Long-Sault. Nous y serons amplement remplacés par la jeunesse du Collège Bourget qui se charge de porter notre hommage aux héros.

Comme les années passées toujours, la fête de Dollard sera célébrée sur les points les plus éloignés de l'Amérique française et même en Europe. Ainsi nous recevions dernièrement d'un scolasticat des missionnaires de la Salette, à Tournai, Belgique, une commande de roses de Dollard. Il y a là quelques jeunes Franco-Américains qui ont fondé un cercle littéraire où les études d'histoire canadienne sont en honneur. Et l'un de ces jeunes gens nous disait avec quelle piété et quelle ferveur patriotiques ils se préparaient à fêter le 24 mai.

Est-ce que toutes ces manifestations ne sont pas le signe de quelque chose ?

LA REVUE

Notre courrier nous apporte régulièrement des témoignages bien encourageants. Il semblerait que nos amis veulent nous consoler de tant de tiédeurs et de quelques hostilités tenaces qui parfois nous lais-

seraient l'impression d'agir dans le vide. Quel accent plein de chaleur par exemple, dans cette lettre d'un jeune ami fort distingué de Québec qui écrit à l'un de nos directeurs: "Je vous le répète: malgré les circonstances défavorables, un changement radical se produit dans la mentalité de la jeunesse à Québec. Les idées saines gagnent du terrain tous les jours... vos désirs d'apostolat sont si vifs qu'il peut parfois vous sembler qu'ils tardent trop à se réaliser. Mais permettez-moi de vous assurer que votre influence vivifiante sur une grande partie de la jeunesse québécoise est inestimable." Et que dire de cette autre lettre d'un pauvre missionnaire des Iles Manitoulines? "Je parcours environ 900 milles de route, par mois, nous écrit-il, et en hiver je suis extrêmement chargé de besogne. Je regrette de ne pouvoir vous décrire combien je jouis de la lecture de l'*Action française*. Elle me suit comme mon bréviaire; j'en ai toujours trois ou quatre numéros dans mes poches. Je suis parfois six mois en retard pour quelques numéros. Mais j'y trouve quand même toute une mine de renseignements... Dieu bénisse l'*Action française* et ses bienfaisants écrivains! C'est ma prière quotidienne"... Voilà qui vaut beaucoup mieux que les hommages officiels et qui nous console amplement de ne pas toujours les obtenir.

L'ACTION FRANÇAISE ET LA PRESSE

Notre jeune ami, Albert Lévesque, commente fort agréablement dans le *Semeur* (mars 1924), l'article publié par M. Antonio Perrault, dans les *Lettres de Paris* sur notre œuvre d'action française au Canada. M. Lévesque qui a déjà exprimé ici même l'année dernière, son sentiment sur "Notre Avenir politique", ne craint pas de conclure une fois de plus: "Nous comprenons que les problèmes angoissants de l'avenir et les nouvelles solutions offertes puissent moins intéresser ou même blesser ceux qui, confiants en leur habileté, dirigent à travers les récifs, d'une main pas toujours ferme, la barque à laquelle nous avons confié nos plus précieux trésors. Mais ces constatations ne doivent en rien empêcher un instant la jeunesse pensante de suivre constamment les grands débats où son avenir même est en jeu."

Et cependant M. Albert Lévesque est de l'A.C.J.C. Et si nous ne faisons erreur, il fait même partie du Comité central de l'Association. Ils sont aussi de l'A. C. J. C. ces jeunes gens du Séminaire de Joliette qui dernièrement invitaient notre directeur à venir clôturer leur travaux sur "Notre avenir politique" et qui le remerciaient chaleureusement d'avoir posé le problème. Voilà donc pour rassurer ces petits Qué-

becquois, très peu nombreux, qui ne touchent à l'*Action française* que comme à un explosif et que, dans la *Voix de la jeunesse catholique*, M. Louis-Philippe Roy, tout aussi téméraire que son camarade Lévesque, s'essaie à raisonner. Il nous semblait pourtant que c'était chose réglée et qu'on pouvait lire l'*Action française*, même dans les Cercles de l'A.C.J.C., sans le danger de perdre son âme. A toutes les bonnes raisons de M. Louis-Philippe Roy, ajoutons ces quelques autres pour éclairer un peu la religion de ces candides adolescents. Disons pourtant, entre parenthèses, que nous ne sommes pas si naïfs que d'ignorer les intentions véritables de cette petite campagne. Nos jeunes amis de Québec ne s'y méprennent pas eux-mêmes. Ils ont eu le temps de s'apercevoir que les adversaires de l'*Action française*, dans leurs rangs ou hors de leurs rangs, sont les mêmes qui s'emploient à leur démontrer que l'A.C.J.C. est exclusivement une œuvre de formation, œuvre de jeunes gens bien sages, soucieux de s'interdire toute autre action que celle du "bon exemple". Et tout est bien d'une même doctrine et qui se tient.

Il ne peut s'agir entre les jeunes gens de l'A. C. J. C. et nous d'une question d'affiliation. Nous ne leur avons jamais demandé, que nous sachions, de s'affilier à l'*Action française*. Ils appartiennent à une œuvre de jeunesse qui, sans être exclusivement cela, est d'abord une œuvre de formation. L'*Action française* est exclusivement une œuvre d'action, pour hommes avant tout; et si l'on plante quelquefois des choux dans son jardin, elle n'en plante pas dans le jardin des autres. Ce serait donc entre l'A.C.J.C. et nous, une question d'*adhésion* à notre doctrine? Oui, toute la difficulté est proprement là. Si l'on voulait être franc, on poserait le problème comme ceci: "Peut-on adhérer à la doctrine de l'*Action française* et particulièrement à son attitude sur notre avenir politique, et demeurer un membre orthodoxe de l'A.C.J.C.?" Avec MM. Lévesque et Louis-Philippe Roy et avec M. Joseph Blain lui-même qui s'est expliqué nettement l'année dernière, nous répondons: *Affirmative*. Celui qui écrit ces lignes fut mêlé d'assez près, en 1904, à la naissance de l'A.C.J.C. Autant qu'il se souvient, les fondateurs de l'œuvre n'exigèrent point des premiers adhérents, un acte de foi à l'éternité de l'empire.

Nicolas TILLEMONT.

Que voulez-vous devenir...

Chimiste ? Ingénieur ? Architecte ?

Pour chacune de ces trois carrières, il n'existe à Montréal, qu'une institution canadienne-française réellement accréditée :

L'École Polytechnique de Montréal

C'est là, et là seulement, qu'on donne une formation véritablement complète et solide.

Cours lumineux, pratique, d'une doctrine approfondie et sûre, matières enseignées par des pédagogues accomplis, spécialistes "calés" !

A l'école Polytechnique, vous n'acquerrez pas cette formation hâtive, superficielle, ces connaissances mal digérées des cours "en 6 mois, 25 leçons, succès garanti" : Vous y prendrez, au contraire, par un travail consciencieux et persévérant, le bagage scientifique et pratique nécessaire pour faire de vous "une autorité" dans la carrière que vous aurez embrassée.

L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE DE MONTRÉAL

M. Augustin FRIGON, directeur

Téléph. Est 3477

-

228 rue Saint-Denis, Montréal

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre

L'École Française des Maîtres-Verriers au Canada.

...Elle est dignement et excellemment représentée par la maison "Hobbs Manufacturing Co., Ltd", la plus importante au pays et dont les peintres verriers appartiennent tous à cette école illustre.

Vitraux historiques et mythologiques Verrières religieuses, genre mosaïque

...sont entièrement fabriqués et peints chez nous, par nos artistes européens. Notre représentant se chargera gratuitement de vous faire un devis, sur demande.

HOBBS MANUFACTURING COMPANY LTD

MAIN 583

444 rue Saint-Jacques, Montréal.

AU QUEEN'S

Vous ne coudoieriez que des gens "bien"

La clientèle de ce restaurant célèbre est en effet distinguée de bon ton... et fine bouche, car on y mange bien et bon.

Vous y prendrez vos repas "économiquement" — 75 sous le midi et \$1.00 le soir — dans une atmosphère de paix, de luxe et de respectabilité.

Allez au Queen's d'abord
Et vous comparerez ensuite.

HOTEL QUEEN'S

Direction et administration canadiennes-françaises

2, rue Windsor

- - -

MONTRÉAL

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —
son bénéfice, le vôtre et le nôtre



Assurances
192, DE LA ROCHE



BEIair
9471

E. J. DESMARAIS, Gérant

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

Ecole des Hautes Etudes Commerciales de Montréal

Préparant aux Situations supérieures du Commerce,
de l'Industrie et de la Finance.

BIBLIOTHEQUE ECONOMIQUE

MUSEE COMMERCIAL ET INDUSTRIEL

Délivre les diplômes de "LICENCIE en SCIENCES COMMERCIALES", de "LICENCIE en SCIENCES COMPTABLES et de DOCTEUR en SCIENCES COMMERCIALES".

Le diplôme de "LICENCIE en SCIENCES COMPTABLES" donne droit à l'admission dans L'"Institut des comptables et auditeurs de la province de Québec" et dans L'"Association des comptables de Montréal" (Chartered accountant).

Des BOURSES DU GOUVERNEMENT sont accordées aux élèves méritants.

Cours spéciaux le soir : Comptabilité (Théorie et Pratique), Expertises comptables, Mathématiques financières, Assurances, Banque, Droit commercial, Economie politique, Langues étrangères, etc.

Pour tous renseignements, prospectus, inscriptions, etc., s'adresser au Directeur des Études.

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —
son bénéfice, le vôtre et le nôtre



Versailles Vidricaire
Boulais
LIMITÉE

MONTREAL

QUEBEC

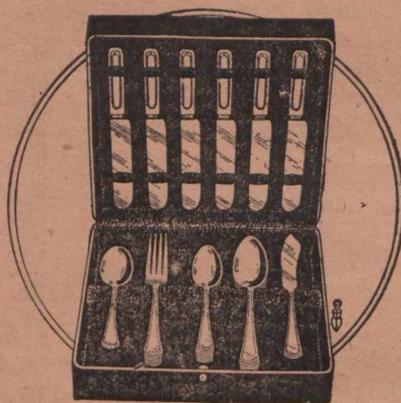
OTTAWA

BUREAU CHEF:

Immeuble Versailles, Montréal Tél. Main 7080

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

Suggestions pour Cadeaux de Noces



Notre nouveau rayon d'argenterie et de bijouterie vous offre mille et une suggestions pour les cadeaux de nocces que vous pouvez être appelé à donner.

SPÉCIAL

Coutellerie de 26 morceaux, marque 1847 Rogers Bros., modèle "Anniversary" dans une jolie boîte: 6 couteaux de table, 6 cuillers, 6 fourchettes, 6 cuillers à thé, 1 couteau à beurre et 1 cuiller à thé. 28.85
Assiettes à tartes en pyrex pouvant aller au four; base en métal plaqué Britannia avec poignée solide. 3.95

Gâteaux de Noces

Nous faisons à notre propre pâtisserie les plus magnifiques gâteaux de nocces à 1, 2, 3, 4 ou 5 étages; toutes dimensions et formes désirées. Ces gâteaux sont faits sur commande. Vous pouvez vous inspirer des modèles exposés à notre rayon de pâtisserie.

Grand choix de décorations de toutes sortes pour ces gâteaux.



Dupuis Frères

Le Magasin du Peuple

Rues St-André, Ste-Catherine, St-Christophe - - Montréal.



IMPRIMERIE POPULAIRE LIMITEE,
336 Notre-Dame est, Montréal.